

OPENFIELD

REVUE OUVERTE SUR LE PAYSAGE

N°15 EAU

SOMMAIRE

Eau

Par Openfield 1

Promenade aquatique

Par Hanna Sorsa 2

Hanoi, ses petits cours d'eau urbains

Par Martin Jaillais Neliaz 7

Ruissellements

Par Tifenn Yvon & Anne Rouat 14

Paysage à la dérive

Par les êtres Loire 17

S'approcher du fleuve

Par Sophie Bonin & Véronique Popinet 26

Joël Herbach

Par Guillaume Portero 33

Un jardin méditerranéen économe en eau

Par Nicolas Delporte 38

Une année dans le Finnmark, épisode 11

Par Lucie D'Heygère 42

Eau

L'été est là et l'eau viendra sans doute à manquer. Est-ce que nous verrons cette année encore les pâturages brûlés, les mares asséchées et la terre dure comme de la pierre ? Elle viendra sans doute aussi de manière trop brutale, se déversant en averse torrentielle. Nous sommes désormais habitués à voir des voitures submergées, des rues parcourues de torrents de boue. Récemment, à Alta, en Norvège, la mer a emporté toute une partie du littoral : en quelques minutes huit maisons se sont trouvées détachées du rivage, chavirées et englouties. L'image est impressionnante. Ainsi notre numéro 15 parle de l'eau et c'est pour nous un immense plaisir de vous proposer ces articles, car rien que les lire nous a apporté de la fraîcheur...

Par **Openfield** 1 JUILLET 2020

Le bleu et le vert des aquarelles de Gérard Cabaroccas ouvrent ce numéro sur une promenade aquatique. [Hanna Sorsa](#) nous invite à l'immersion dans les lacs de Finlande, et nous vous proposons d'écouter, en même temps que de lire le texte en français, la musique de la langue finnoise. Les aquarelles de [Martin Jaillais Neliaz](#) nous parlent magnifiquement, à elles seules, de ces îlots de fraîcheur qui existent encore au cœur d'une ville comme Hanoï, grâce à la présence, pourtant menacée, de tout un réseau de canaux dans la ville. L'auteur revient longuement sur l'intérêt et la nécessité qu'il y aurait à s'appuyer sur cette trame d'eau pour penser et faire évoluer la ville.

Puis nous suivrons le vol d'une mouette pour regarder depuis le ciel le paysage changeant de la Ria d'Etel, au sud du Morbihan, dans le récit que font [Anne Rouat et Tifenn Yvon](#) de cet endroit dédié à l'ostréiculture. Un paysage qui, vu de là-haut, est comme le corps d'une huître, ourlé et brillant, marqué par le va-et-vient incessant de l'eau.

Nous suivrons ensuite le fleuve, embarqués sur le radeau des [Etres Loire](#), pendant deux mois à la dérive, au plus près de l'eau, à s'y confondre parfois. Une vidéo, des extraits des carnets, des dessins, un récit de pure évasion que nous vous invitons à découvrir un jour, immobile, de grande chaleur. Nous pourrons aussi en arpenter la berge, au côté de [Sophie Bonin et Véronique Popinet](#), qui, interrogeant et photographiant le paysage et ses habitants, racontent le lien si particulier qui unit les riverains à un fleuve. Il s'agit dans ces deux témoignages, de la Loire. Cette façon de remettre en question notre rapport en tant qu'être humain au fleuve se poursuit dans l'entretien de [Guillaume Portero avec Joël Herbach](#), président de l'association Allier Sauvage. Car s'il y a la mer, les lacs, les canaux et les fleuves, il y a aussi les rivières. Joël Herbach revient dans cet entretien, que vous pouvez lire ou écouter, sur des décennies de travail et d'action pour maintenir un juste équilibre entre le sauvage de la rivière et notre présence. Afin que nous regardions l'Allier non pas en propriétaire mais en visiteur.

Et puis il y a la pluie. Qui ne vient pas ou qui vient trop fort. Conscient de ces changements et ne voulant pas renoncer au jardin, [Nicolas Delporte](#) nous présente un projet qu'il a mené pour un jardin sans arrosage, par un soigneux jeu de cuvettes dans le sol et le choix d'essences végétales adaptées. [Lucie d'Heygère](#), enfin, continue son récit de son année passée à Alta, et nous emmène cette fois à la pêche au saumon !

Bonne lecture à tous et bon été !

Armande Jammes pour Openfield



POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Openfield, Eau, Openfield numéro 15, Juillet 2020

<https://www.revue-openfield.net/2020/07/01/eau/>

Promenade aquatique

Il était une fois, un pays aux mille lacs. Il s'agissait du pays de la neige et des forêts, la Finlande. Les Finlandais ont l'habitude d'avoir un chalet pour eux à côté de l'un de ces mille lacs, entourés de rochers et de forêts de sapins, aulnes, pins, bouleaux. Ils prennent leur temps pour être en silence, seul ou en famille, souvent au sauna, ces petites structures construites face aux lacs. Regarder le détail des murs, le feu dans la cheminée, leur corps, écouter le bruit du bois qui brûle et chauffe l'eau du lac dans le réservoir à côté du poêle. C'était leur espace, leur paysage intime.

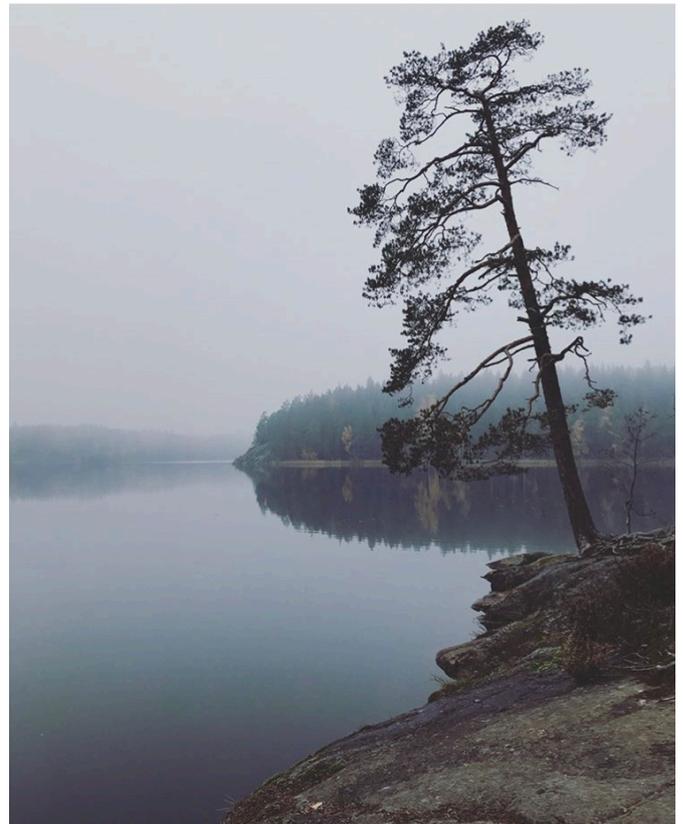
Écouter le texte en finnois lu par Verna Kuutti . Durée 4'18"

Par Hanna Sorsa 1 JUILLET 2020

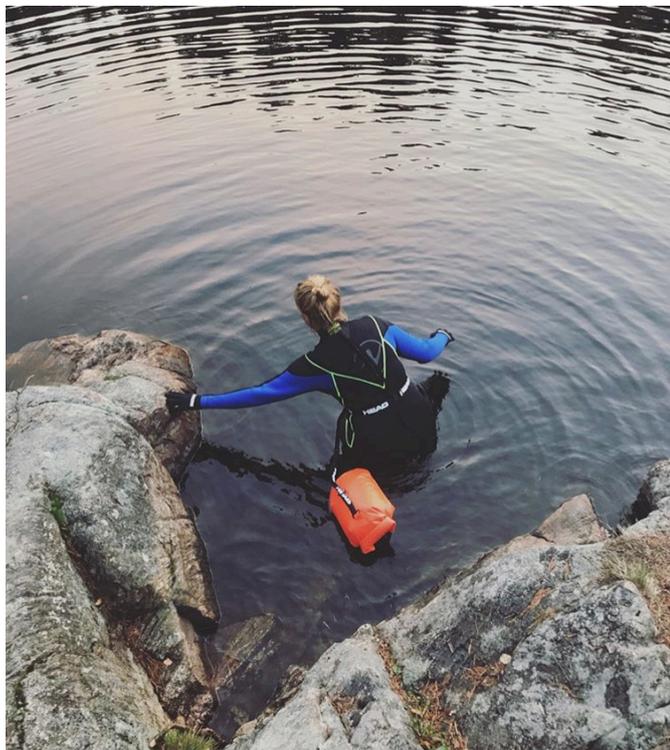
[Écouter le son](#)

Il était une fois, une femme qui a eu une idée de combiner ses deux passions : la photographie et les jardins. Elle ne savait pas que la découverte de la nage en eau libre allait changer sa façon de voir ses environs, son pays, son paysage à elle. En allant à vingt minutes de chez elle, d'abord en famille, puis toute seule, elle a trouvé un lac, ni trop grand, ni trop petit, pour y faire un tour de deux kilomètres en une heure et demie. Seule, ou accompagnée. Équipée, mais sans rechercher la performance sportive. Elle y nageait lentement, à son rythme ayant comme but de regarder le paysage, d'observer ses détails, les rochers, la lumière et les reflets sur la surface de l'eau. En été, elle photographiait, profitant des jours sans fin pour capter les moments qu'elle trouvait magiques.

Elle commence à faire des recherches pour trouver d'autres lacs similaires à celui de Pilvijärvi à Sipoo. Pour y nager, comme on se promène. Elle passe des heures devant les cartes et les livres, sur Internet et les blogs parlant de l'*open water swimming*. Elle trouve que l'expression *wild swimming* correspond le mieux à sa façon de vivre ces moments dans l'eau. Parfois, en voyage professionnel, en voiture, elle choisit un lac par hasard en regardant la carte, le doigt pointant une tache bleue sur la carte. La plage publique peut aussi convenir, s'il n'y a pas moyen de trouver un endroit où nager. L'essentiel est de se sentir dans l'eau, d'être dans le mouvement sans précipitation, voir ce qui est autour, enfin voir et ressentir le monde d'un point de vue différent. Voir et sentir le temps changer. Voir le soleil se lever, se coucher. Voir son reflet sur l'eau. Oublier le temps.



Pilvijärvi, Sipoo, 17 octobre 2018 © Majja Astikainen



Pilvijärvi, Sipoo, 17 octobre 2018 © Maija Astikainen



Pilvijärvi, Sipoo, 24 juin 2019 © Maija Astikainen



Karis, Uusimaa, 14 août 2019 © Maija Astikainen

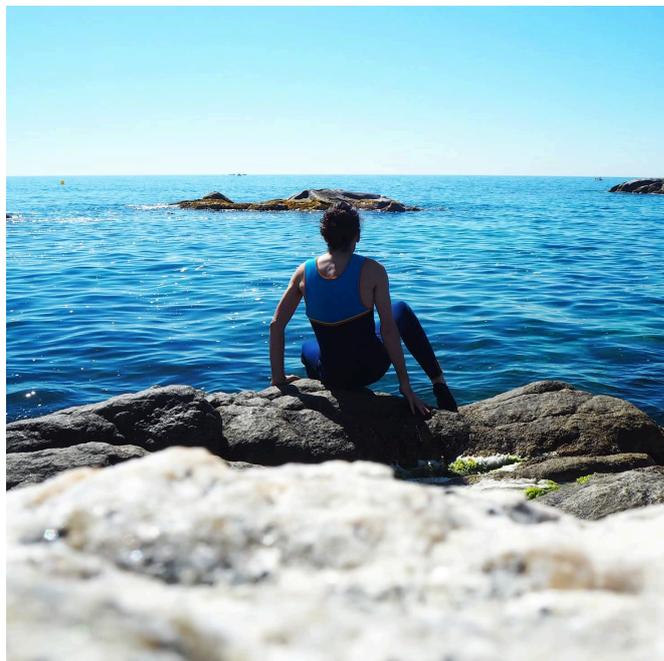


Tervajärvi, Porvoo, 6 août 2019 © Maija Astikainen

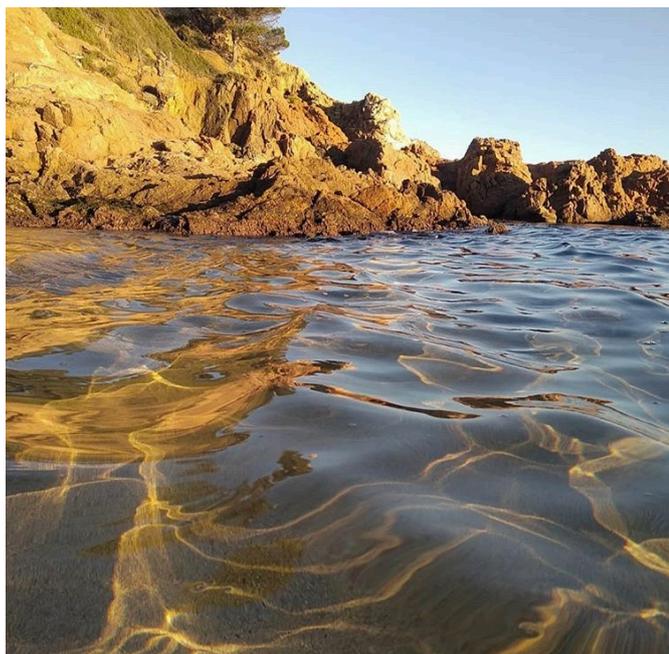
Il était une fois, un homme qui voulait retrouver ce qu'il avait laissé derrière lui dans son pays natal, l'Espagne. L'eau de la mer, le sentiment de ce liquide autour de son corps, mais aussi la sensation des mouvements faits dans l'eau. Là-bas, en prenant son vélo très tôt le matin et en pédalant treize kilomètres pour se rendre dans un endroit secret, il atteignait la

mer. La mer dans tous ses états, bleue, turquoise, verte, mais aussi le monde sous l'eau, avec les poissons, les étoiles de mer et les coraux ; la vie aquatique. Un rythme quotidien qu'il conservait méticuleusement à travers des aquarelles qu'il réalisait après la nage. Les formes, les couleurs, les faits et les sentiments se couchaient sur le papier. Une collection des heures précieuses.

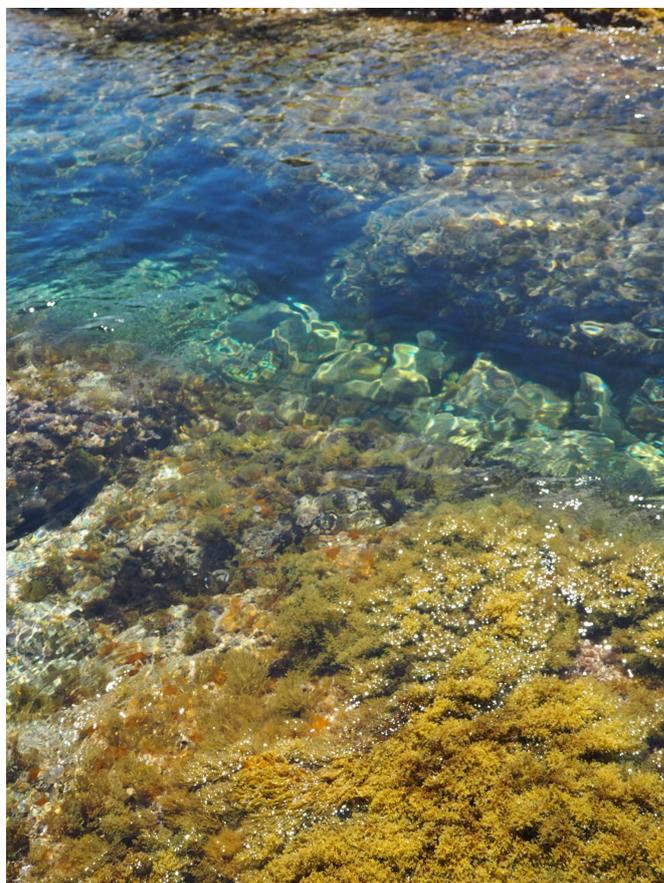
À Helsinki, il a trouvé de nouveaux repères. Un paysage caractérisé par des roches moutonnées, de petites îles et les maisons typiques de l'archipel. Il y retrouve surtout son élément, l'eau, tout près de lui. Il découvre un endroit propice à la nage à quatre kilomètres de chez lui. Les sensations ne sont pas les mêmes. L'eau de la mer baltique est foncée, quasiment noire et surtout froide, très froide. Même avec la combinaison de natation il n'entre dans l'eau que lorsque celle-ci est à dix ou douze degrés, c'est-à-dire de partir du début de mai. Certaines mauvaises expériences qui auraient pu se révéler fatales, lui ont beaucoup appris, sur l'eau, sur son corps. La peur ne l'arrête pas, mais il écoute, respecte davantage la nature et les conditions nordiques. Il trouve les lacs plus réconfortants que la mer, mais également plus mystiques. L'eau douce rend sa peau plus douce. Il y reste, mais pas pour découvrir le monde sous l'eau. Cette fois-ci, c'est le paysage au-dessus de la surface qui l'intéresse et lui offre un espace à lui.



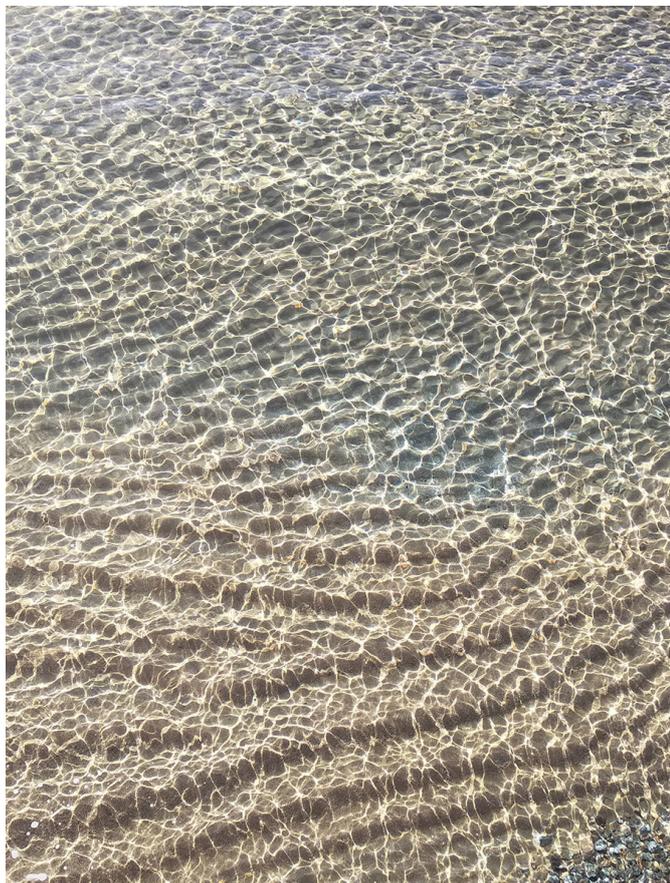
Costa Brava, 1er juin 2019 © Gerard Cabarrocas Serra



Costa Brava, 26 décembre 2019 © Gerard Cabarrocas Serra



Costa Brava, 27 décembre 2019 © Gerard Cabarrocas Serra



Costa Brava, 25 décembre 2019 © Gerard Cabarrocas Serra



Costa Brava, été 2019 © Gerard Cabarrocas Serra



Costa Brava, été 2019 © Gerard Cabarrocas Serra



Pilvijärvi, Sipoo, 24 août 2019 © Gerard Cabarrocas Serra



Reповesi, Sipoo, 18 août 2019 © Gerard Cabarrocas Serra

Il était une fois, dans un pays aux mille lacs, deux personnes qui avaient trouvé leur paysage.



L'AUTEUR

Hanna Sorsa

Hanna Sorsa est archiviste d'origine finlandaise. Après des études basées sur la recherche sur le paysage (Université de Turku en Finlande, ENSP Versailles) et sur la conservation du patrimoine (Université Paris 8), elle s'est occupée d'archives d'architecture, d'urbanisme et de paysage à Helsinki et à Paris. Aujourd'hui, elle est spécialisée dans les archives des paysagistes. Voir notamment NELA, Network of European Landscape Architecture Archives : <http://larchiv.at/en/international/>.

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Hanna Sorsa, *Promenade aquatique*, Openfield numéro 15, Juillet 2020

<https://www.revue-openfield.net/2020/07/01/promenade-aquatique/>

Hanoï, ses petits cours d'eau urbains

Des souvenirs de mon arrivée au Vietnam, me reviennent souvent ces premières journées timides, à tenter de découvrir la ville, me servant de ma chambre comme d'un camp de base pour rayonner. Tenter chaque jour de m'aventurer un peu plus loin dans ce qui allait être mon quartier pour l'année. Découvrir mon voisinage, ces ambiances, ces commodités.

Par Martin Jaillais Neliaz 1 JUILLET 2020

Ces expéditions se préparaient, la sacoche vérifiée : petit dictionnaire, la carte de la ville, l'appareil photo... L'horaire de départ devait permettre de profiter des dernières heures ensoleillées, acheter quelques fruits, flâner un peu au hasard des pas et des curiosités, puis à la nuit tombée retrouver le chemin du retour, en s'arrêtant manger un plat inconnu dans l'un de ces restaurants de trottoirs. Mal à l'aise avec mon niveau d'anglais ou de vietnamien, à cause de ma timidité, non acclimaté à cette chaleur, cette humidité, il m'a fallu me forcer pour pratiquer la ville avec envie, partir à pied la découvrir. Dans cette atmosphère peu accueillante pour un Occidental, cette densité bâtie, de flux, de bruits, d'odeurs. Cette ville, à première vue très minérale où les arbres poussent tant bien que mal entre les dalles des trottoirs, les fils électriques, et les porte-à-faux des balcons voisins... La chaleur ambiante de cette fin d'automne, réverbérée par les façades, les sols, accentuée par les blocs extérieurs des climatiseurs et les moteurs allumés des voitures en stationnement...

Un jour, en cherchant un passage à travers un îlot immense bordé par deux rues parallèles interminables, je m'aventurai dans l'une de ces nombreuses ngõ, ces impasses étroites qui s'enfoncent et se ramifient en serpentant jusque dans les profondeurs de l'îlot¹. Au-delà de toute surprise, je me retrouvai après quelques centaines de mètres dans ce labyrinthe, au cœur d'une tout autre ambiance : l'ombre d'une canopée avait pris le relais de la pénombre des ruelles, le ciel se laissait apercevoir, un petit cours d'eau s'étendait au long de cette brèche urbaine. La petite voie qui le bordait était calme, à l'opposé de l'activité fourmillante des deux rues², loin de toute l'agitation. En remontant ce chemin de halage de circonstance, je croisai quelques potagers de fortune sur des berges consolidées de bric et de broc, plus loin, un auvent tendu entre deux badamiers abritait une petite buvette de thé glacé : Trà đá et de pipe à tabac : Thuốc lá. Une ambiance comme à l'orée d'un village, un espace entre, un petit havre de calme et de verdure qui nous transportait quelques décennies plus tôt lorsque cet hypercentre n'était encore qu'une périphérie rurale, et d'où aujourd'hui les gratte-ciels de la ville s'aperçoivent au travers d'une frondaison éparse.

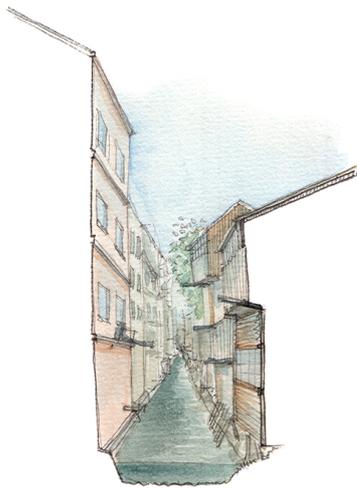


Rivière à Hanoï
Rivière Vam Phuc Hanoi 82/186
Hanoï

2014-Vietnam Hanoï Rivière Va 1 © Aquarelle Martin Jaillais Neliaz, 2014

Un héritage du delta du fleuve Rouge.

Ces cours d'eau, j'en ai retrouvé plusieurs au fil de mes déplacements quotidiens avant de comprendre leur origine. Toujours au hasard d'une de ces ngõs, au cœur de ces immenses îlots qui fragmentent la ville. Toujours la même poésie du lieu, le contraste d'ambiances, la lumière s'engouffrant dans cette brèche, et les ombres découpées du feuillage... J'en ai deviné d'autres, disparus, enfouis déjà, mais qui continuent de donner à la ruelle qui les a couverts, sa sinuosité et son étroitesse. Ces cours d'eau qui me semblaient isolés, discontinus, sont en fait les éléments d'un système bien plus vaste qui renvoie à la géographie dont la ville a hérité : la plaine deltaïque du fleuve Rouge.



Rivière de Hà Nội
Ngõ 235 Kim Ngưu
Hà Nội

2015-Vietnam Hanoi Rivière Ngo 235 Kim Ngu 1 © Aquarelle Martin Jaillais Neliaz, 2015

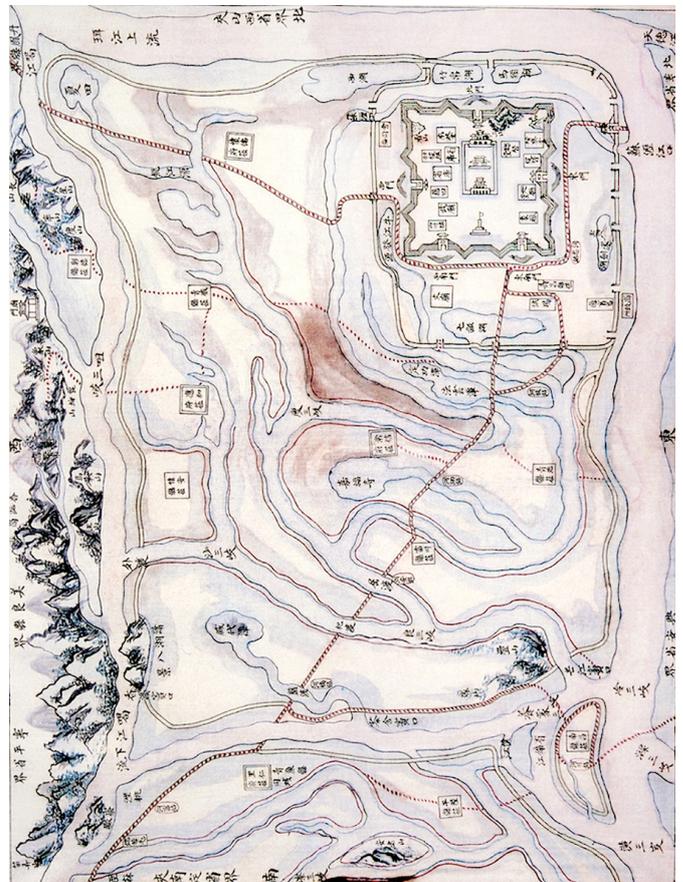


Rivière de Hà Nội
Ngõ 235 Kim Ngưu
Hà Nội

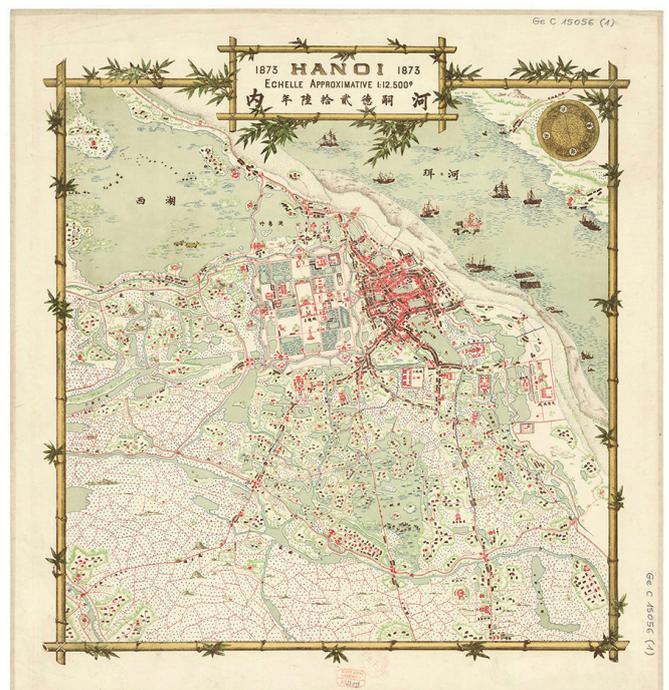
2015-Vietnam Hanoi Rivière Ngo 235 Kim Ngu 2 © Aquarelle Martin Jaillais Neliaz, 2015

L'implantation des Vietnamiens dans ce delta est un sujet largement documenté, qui souffrira ici d'un résumé limité pour les besoins de l'article. Les fleuves, défluent, ramifications, constituent en effet à la fois une bénédiction pour l'agriculture et un danger par la vélocité et l'importance des crues du fleuve Rouge. Les Vietnamiens se sont donc réapproprié ce réseau hydrographique, et à partir du Ve siècle, par un travail infini, savant, l'ont sécurisé à l'aide de digues, complexifié par de nombreux canaux et drainé à l'aide de lacs et de rivières. En résulte pour les villes et leurs territoires : un urbanisme de casiers composés de voies digues et d'un espace agricole en cuvette, possédant son propre réseau de drainage pour évacuer les pluies vers l'extérieur. La ville s'est faite et étendue au long de ces voies digues³ mais elle s'est

aussi densifiée par l'urbanisation progressive de ces cuvettes. Aujourd'hui, subsistent de ce système de drainage les lacs qui permettent encore de recueillir et tamponner les eaux de pluie et ces quelques cours d'eau qui répartissent les surplus entre les lacs et acheminent les excédents vers la rivière Tô L ch.



Carte de la province de Hanoi, fin XIXe siècle, Géographie descriptive de l'empereur Dong Khanh.



Hanoi, 1873, Plan dessiné par Pham DINH BACH, dessinateur titulaire au service géographique.

Ces petites rivières parcourant la ville ont longtemps rempli la fonction de rues et voies de communication. Du fait du manque de ponts, l'essentiel des marchandises s'acheminait des différents villages artisanaux du delta vers la ville marchande par embarcations⁴. Comme le montrent les cartes vietnamiennes de la fin du XIXe siècle ou les tout premiers plans de la ville de Hanoï établis par les Français au début de la période coloniale⁵ : la ville était parcourue de rivières et de lacs interconnectés, hiérarchisés, et reliés au fleuve Rouge. Ces rivières urbaines étaient également le support d'activités artisanales : tanneries, poterie, fabrique de papier... et de la vie quotidienne : de nombreuses habitations étaient alors lacustres sinon flottantes, avec annexes et potagers aquatiques. Cette richesse des usages et activités en tous genres : pêches, baignades, drainages... ont fait l'objet de nombreuses études photographiques et de cartes postales au début du XXe siècle.



Rivieres d'Hà Nội
Rivière Ao Khuông Thuông
Hà Nội

2014-Vietnam Hanoi Rivière Ao Khuông Thuông 1 © Aquarelle Martin Jaillais Neliaz, 2014

Ces usages en plein cœur urbain ont progressivement été relayés aux abords de la ville. Le remaniement de la ville marchande et la création des quartiers coloniaux par les Français à partir de 1883 (traité de Huê) ont asséché et remblayé cette face aquatique de la ville, pour la quadriller de rues, et allotir ces nouveaux terrains. Ces rivières ont alors perdu leurs usages et se sont transformées peu à peu en simples égouts pour l'évacuation des eaux souillées et eaux de pluies. Certains lacs ont été conservés pour devenir les futurs parcs publics de la ville coloniale (les abords du Petit Lac en 1890, le Jardin Botanique en 1892...) mais une grande majorité d'entre eux ont complètement disparus.

Fragilités

Aujourd'hui, dans ces casiers urbanisés et densifiés de manière organique de la périphérie vers le centre, les habitations peinent à se connecter aux réseaux primaires des voiries qui ceignent ces îlots. Les rivières restent donc les seuls canaux d'évacuation de ces îlots. Les eaux y sont particulièrement sales, polluées et malodorantes, drainant toutes les activités de l'îlot : petits ateliers, garages de mobylettes, Industries légères... Ces cours d'eau constituent donc un « arrière » souvent peu considéré, dangereux, dont la poésie a bien souvent disparue, et qui finissent par conséquent enfouis pour des raisons d'hygiène. Ces recouvrements offrent par la même de nouvelles voies d'accès aux cœurs, facilitant les dessertes à travers ces méandres de ruelles étroites, mais privant chaque jour un peu plus la ville de sa perméabilité.



Rivieres d'Hà Nội
Rivière Ao Khuông Thuông
Hà Nội

2014-Vietnam Hanoi Rivière Ao Khuông Thuông 2 © Aquarelle Martin Jaillais Neliaz, 2014



Rivière d'Hà Nội
Canal phố Phúc Ngọc
C. Cầu Giấy
Hà Nội

2015-Vietnam Hanoi Rivière Va@n Phúc 2 © Aquarelle Martin Jaillais Neliaz, 2015



Rivière d'Hà Nội
Canal phố Yên Hòa
C. Cầu Giấy
Hà Nội

2015-Vietnam Hanoi Rivière Yên Hoà 1 © Aquarelle Martin Jaillais Neliaz, 2015

À la suite du « *mi* »⁶ entamé en 1986, et de ces réformes économiques, l'urbanisation s'intensifie considérablement. Celui-ci n'est plus planifié par un organe central, mais investit par des promoteurs privés. De très larges surfaces sont bâties, des voisinages entiers se créent et les trames rurales existantes, bosquets, fossés, rizières, canaux, sont ignorés. Des ouvrages de gestion des eaux pluviales sont parfois créés, mais conçus de toute pièce et par nécessités techniques. Ils sont peu réfléchis et ne sont pas imbriqués dans une réflexion plus large sur l'espace public : un terre-plein central évidé, difficilement accessible, occasionnellement planté d'arbres chétifs, une berge réduite à son minimum, raide et bétonnée parfois surmontée d'un garde-corps qui vient définitivement priver le badaud de ce qui aurait pu être la qualité de cette rue.



Rivière d'Hà Nội
Canal phố Hòa
C. Cầu Giấy
Hà Nội

2015-Vietnam Hanoi Rivière Yên Hoà 2 © Aquarelle Martin Jaillais Neliaz, 2015



Rivière d'Hà Nội
Canal phố Trung Hòa
C. Cầu Giấy
Hà Nội

2015-Vietnam Hanoi Rivière Trung Hoà © Aquarelle Martin Jaillais Neliaz, 2015

La ville s'équipe aussi de nouvelles infrastructures : avenues, voies circulaires, échangeurs, lignes de MRT... Ces ouvrages techniques effacent eux aussi le système hydrographique existant. La construction de la ligne 2 du futur métro de Hanoi, entamée en 2012, s'est principalement faite sur les espaces vacants linéaires : friches agricoles, rivières et canaux. Ainsi, l'avenue rayonnante Hoàng C u – Hào Nam, qui est l'une des principales sections de ce métro était à l'origine un cours d'eau qui permettait de communiquer le trop-plein du lac H Hào Nam vers le lac H ng a, puis d'évacuer ces eaux dans la rivière Tô L ch (ancienne limite historique de la ville de Hanoi). Ce canal fut recouvert progressivement de 2001 à 2010, et forme aujourd'hui l'une des six avenues majeures, rayonnant depuis le centre-ville. En 2012, débutent les travaux pour la ligne 2 du métro de Hanoi. Si cette ligne aérienne, sur la grande majorité de son trajet, s'installe sur le terre-plein central de l'avenue, les courbures des voies ne peuvent cependant pas toujours suivre celles de l'ancien canal. La ligne doit donc passer au travers du lac de Dong Da, ce qui oblige de nouveau à réduire son emprise, à consolider et minéraliser ses berges.

Ces ouvrages, bien sûr nécessaires au développement, assèchent cependant l'atmosphère de la ville. Les surfaces en

eau s'effacent, ces derniers fils bleus, fragiles, perlant quelques arbres, garant d'un drainage des eaux pluviales, et paysage miniature spécifique à chaque cœur d'îlots.

Enjeux contemporains et potentiels

À l'heure de cet incroyable développement urbain auquel Hanoï fait face, mais aussi des enjeux climatiques auquel les villes vietnamiennes sont particulièrement sensibles, ce réseau hydrographique peut faire la démonstration de son potentiel. Il a en effet, dès son origine, montré son efficacité dans la gestion des eaux de pluie : le maillage de petits cours d'eau de lacs et de canaux d'évacuation, tempore, répartit et évacue les eaux jusqu'à l'extérieur de la ville. Un savoir-faire et un usage qui se retrouvent sur la totalité des villes du delta du fleuve Rouge, une identité commune, héritée de la spécificité de ce territoire et de son urbanisation.

Ces phénomènes d'inondation s'accroissent aujourd'hui par l'imperméabilisation croissante des sols et la couverture de ces nombreux cours d'eau urbains. En effet par le recouvrement de ces cours d'eau, le système de drainage a perdu considérablement en efficacité. Le volume évacué est tributaire des diamètres des buses préfabriqués utilisés, largement réduits par rapport au profil du cours d'eau initiale. L'accès même à ce réseau devenu souterrain dépend aujourd'hui des regards souvent encombrés ou volontairement obstrués. Une revalorisation de ce système « lac + rivières » : pourrait rendre un visage « paysagé » à ces rivières recouvertes, polluées, en améliorer l'efficacité, le marnage, l'infiltration... Une action qui permettrait également de qualifier et d'agréments les rues, de valoriser son foncier en façade comme en cœur d'îlots.



Rivieres d'Hà Nội
Rivière Van Phúc Ng 8 62 Linh Lang
Hà Nội

2015-Vietnam Hanoi Rivière Va n Phúc 4 © Aquarelle Martin Jaillais Neliaz, 2015

Du fait de cette même minéralisation de la ville qui s'accroît, on observe également une augmentation des îlots de chaleurs urbains qui apparaissent durant les journées estivales, et qui sont de plus en plus intenses. Favorisée par la diminution des surfaces perméables et plantées, accentuée par l'étalement urbain et la minéralisation des sols, encouragée par l'activité humaine quotidienne, la température urbaine augmente sensiblement⁷ et pourrait atteindre d'ici 2030 des températures quotidiennes difficilement supportables. On prévoit 40 à 41 °C dans les quartiers du centre-ville. Les dernières poches de verdure que représentent ces lacs et la ripisylve éparse de ces derniers cours d'eau offrent un climat plus clément, où le vent vient se rafraîchir au contact de l'eau. Dans la chaleur estivale trop étouffante, ces bains d'ombre face à l'eau sont de précieux moments. Ces oasis appréciées de tous ont l'avantage de pouvoir combiner sur les pourtours de leurs berges, à l'ombre de grands arbres, tous les différents usages et échelles d'un espace public. La sauvegarde de ces surfaces d'eau et ces ramifications est donc autant un atout pour l'agrémentation d'une trame d'espaces publics qu'une opportunité de créer/conforter un archipel de micro-climats pour le voisinage.



Rivieres d'Hà Nội
Rivière Van Phúc Ng 8 62 Linh Lang
Hà Nội

2015-Vietnam Hanoi Rivière Va n Phúc 3 © Aquarelle Martin Jaillais Neliaz, 2015



Rivière de Hà Nội
Ngõ 235 Kim Ngưu
Hà Nội

2015-Vietnam Hanoi Rivière Ngo 235 Kim Ngu 3 © Aquarelle Martin Jaillais Neliaz, 2015



Rivière de Hà Nội
Ngõ 235 Kim Ngưu
Hà Nội

2015-Vietnam Hanoi Rivière Ngo 235 Kim Ngu 4 © Aquarelle Martin Jaillais Neliaz, 2015

À ces différents potentiels s'ajoutent enfin ceux de l'écologie et de ces corridors naturels que compose ce réseau hydrographique aussi bien hérité que construit. Encore aujourd'hui les usages autour de ces lacs et rivières dépassent de bien loin ceux de simples bassins paysagers : de nombreux lacs continuent de servir de viviers pour quelques buvettes environnantes, des riverains ont également l'habitude de pêcher dans certains canaux ou rivières urbaines, enfin, à défaut de pouvoir planter les berges (trop raides et bétonnées), de petits radeaux plantés sont parfois fabriqués avec des morceaux de tubes PVC, des filets remplis de plaques de polystyrène, et viennent constituer quelques îlots flottants de nénuphars, juncs, ou délimiter des enclos pour des bancs de jacinthes d'eau...

Hanoi a encore la chance de conserver en plein centre-ville de grands lacs qui permettent au vent de s'engouffrer, aux parcs qui les bordent d'offrir sous leurs couverts de l'om-

brage et de la fraîcheur. De véritables clairières urbaines, ramifiées et reliées entre elles par l'intermédiaire de ces petites rivières urbaines.

Dans cette ville en mutation, ces cours d'eau et lacs sont aujourd'hui les derniers vestiges de cette grande plaine fluviale. À la fois outils techniques de gestion des eaux pluviales, lieux spirituels, et espaces publics, ils font aujourd'hui face au développement urbain. S'ils peuvent parfois passer pour des obstacles à la modernisation de la ville, ils n'en demeurent pas moins un potentiel important pour les enjeux contemporains. Les efforts spontanés, visibles, d'habitants, qui malgré la bétonisation révèlent le potentiel de ces espaces, ne demandent qu'à être valorisés, confortés. Un système hydraulique en somme simple, support d'une « infiltration » de la nature en ville, se ramifiant sur chacun des différents affluents au gré des initiatives locales, ou de projets plus ambitieux de revalorisation et permettant de faire face aux problématiques urbaines vietnamiennes : densité, congestion, minéralisation... mais aussi plus largement aux défis des changements climatiques. Enfin ces rivières urbaines représentent aussi une des identités de la ville, à l'heure de la mondialisation où les singularités peuvent se niveler ou se distinguer.



L'AUTEUR

Martin Jaillais Neliaz

Martin Jaillais Neliaz est paysagiste DPLG, installé au Vietnam depuis 2013. Après un post-master franco-vietnamien en urbanisme, il travaille dans différentes agences internationales principalement sur des projets d'urbanisme. En parallèle il nourrit sa pratique de paysagiste par une curiosité pour les cultures et pratiques locales : matériaux, architecture, histoire.

BIBLIOGRAPHIE

1. A lire sur ce thème, le portfolio de Marie Gibert : Les ruelles de Ho Chi Minh Ville, envers métropolitain, pour la revue Urbanités. Lien : <https://www.revue-urbanites.fr/portfolio-les-ruelles-de-ho-chi-minh-ville-envers-metropolitain/>

2. Il s'agit ici d'un petit cours d'eau s'étirant entre la rue Đinh Cấn et la rue Kim Mã. Avant mon arrivée dans le quartier de Ba Đình fin 2013, le cours d'eau était déjà en cour d'enfouissement sur plusieurs portions pour l'ouverture de la rue Nguyễn Phúc.

3. Aujourd'hui les principales voies rayonnantes depuis l'hypercentre de Hanoi sont d'anciennes voies d'igues qui continuent bien souvent de surplomber les îlots qu'elles bordent. Elles continuent de dessiner des ensembles de casiers qui sont en périodes de pluies d'orages estivales, des bassines inondables.

4. Philippe PAPAN, 2001, **Histoire de Hanoi**, Fayard.

5. Le plan de Hanoi de 1873, est la première carte connue de représentation occidentale, décrite dans l'ouvrage de France MANGIN, **Le patrimoine indochinois, Hanoi et autres sites (2006)**. Elle présente la particularité de très bien décrire est différencier graphiquement les

éléments de paysage qui composent alors la ville de Hanoï : villages, lacs, rivières, pagodes, citadelle ...

6. Le Đổi mới est un ensemble de réformes économiques commencées en 1986, ouvrant le pays à la libéralisation, la privatisation de certains secteurs, l'ouverture aux capitaux et investissements étrangers, et l'instauration de la propriété privée dans la nouvelle constitution établie en 1992.

7. En référence à l'article de Vu PHONG (2015) sur les évolutions des îlots de chaleur urbains à travers différents quartiers de Hanoï.

François DECOSTER, Djamel KLOUCHE, 1997, **Hanoï : portrait de ville**, Ed : IFA

Pierre CLEMENT, Nathalie, LANCRET Clément, 2001, **Hanoï – Le cycle des métamorphoses**, Cahiers de l'IPRAUS, Ed : Recherches et IPRAUS

France MANGIN, 2006, **Le patrimoine indochinois, Hanoï et autres sites**, Ed : Recherches et IPRAUS

Emmanuel CERISE, 2010, « **Le rapport entre ville et villages à Hanoï à travers les plans historiques ou le plan comme outil de production de paysages urbains** », Les Carnets du paysage n° 20 « Cartographie », Ed Actes Sud

Sandrine FANCHETTE, Romain ORFEUVRE, Kien TRAN NHAT, 2015, « **Hanoï entre les eaux** », **Hanoï future métropole, rupture de l'intégration urbaine des villages**, Ed IRD

Vu PHONG, 2015, « **The Urban Heat Island Effect** », Vietnam Investment Review, June 22

Philippe PAPIN, 2001, **Histoire de Hanoï**, Fayard

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

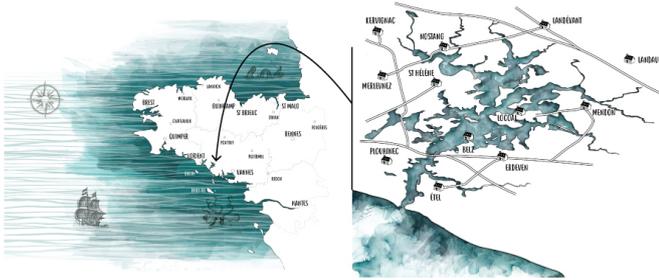
Martin Jaillais Neliaz, *Hanoï, ses petits cours d'eau urbains*, Openfield numéro 15, Juillet 2020

<https://www.revue-openfield.net/2020/07/01/hanoi-ses-petits-cours-de-au-urbains/>

Ruissellements

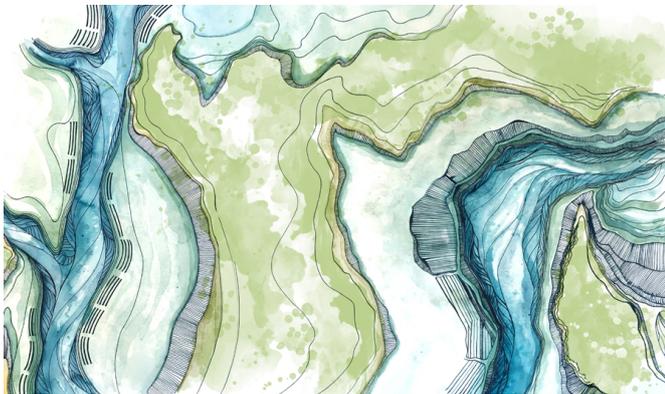
La mouette n'hésite pas. Avec sa tête noire elle cherche, à fleur d'eau, le poisson inconscient de ce qui se passe au-dessus de lui. Elle plonge en piqué dans l'eau fragmentée de lumière, et saisit avec fermeté l'éclat d'argent qui n'a rien vu venir...

Par Tifenn Yvon & Anne Rouat 1 JUILLET 2020



Situation de la Ria d'Étel dans le sud Morbihan © Rouat Anne

... Ainsi va la vie en bord de ria, entrée d'eau de mer dans les terres, organisme vivant, qui respire au gré des vents et des courants. Deux mille hectares qui se remplissent et se vident en fonction des caprices de la barre d'Étel, ce banc de sable qui colmate, ou qui libère, l'entonnoir d'un lieu de vie privilégié.



Lignes, méandres et courants entre terre et mer, vulgarisation cartographique du secteur Pointe de Listrec, Le Plec © Rouat Anne

L'ostréiculteur travaille à l'endroit où la mer se retire, dans l'espace temps que lui laisse une eau salée, avec un peu d'eau douce, sur l'estran magnifique, riche de ce que la nature lui offre.

L'eau des rivières alentour nourrit cet espace découvert quelques heures d'une journée, se mélangeant à l'eau salée venue de la mer, à quelques kilomètres en aval, qui remonte en bouillonnant, en tourbillonnant, entre les roches, les presqu'îles, les récifs, les îles, comme fait le lait sur le feu, sans limites. L'eau va partout, elle n'a peur de rien. Elle se déplace comme le souffle du vent, elle virevolte comme la jupe flamenco d'une danseuse, elle est imprévisible, disparaissant

plus longtemps que prévu, ou bien remontant trop vite, « voleuse » comme disaient les femmes parties à la palourde, alors qu'elles n'avaient pas fini de remplir leur panier. Le beurre dans les épinards d'une vie chiche parfois, entre deux coups durs d'ostréiculture.

La mouette frôle d'un coup d'aile le mat du chaland et se pose à bâbord, frissonnant des ailes, s'ébrouant de tout ce vent qui lui tourne la tête. Elle est comme toutes ces femmes de marin, qui attendent, attendent et regardent la mer, une mère nourricière. L'eau, premier lieu de vie de tout être vivant, amniotique, eau protectrice.



Au cœur des parcs ostréicoles le long des lignes de tables, relever les poches © Rouat Anne

L'eau de la rivière comme une manne, un trésor, autant que comme un poison, une mort. Ainsi va la vie de l'huître, témoin et sentinelle de l'eau qui nous entoure, celle que l'ostréiculture nous fait connaître, apprendre et oublier. L'eau d'ici a forgé notre horizon et notre façon d'être. Elle a créé les formes de la rivière, cette entrée d'eau de mer dans les terres, formant feuille de chêne aux pointes douces, arrondies, plongeant dans les vasières, ou dans le sable grossier taillé par les millénaires écoulés. Cette rencontre entre l'eau douce venue de la terre avec l'eau de mer, a donné au plancton tout l'espace pour se développer, la vie était née. Les coquillages

ont fabriqué leurs coquilles, les poissons sont venus se nourrir. Les hommes ont vu les coquillages comme les poissons, et se sont dit qu'il y avait à manger pour eux aussi. L'ostréiculture est née dans ces endroits où le plancton végétal se multiplie à foison.



Paysage linéaire de la Ria, de l'importance des lignes © Rouat Anne

Les hommes se sont saisis d'un espace laissé libre par l'eau pour en faire une terre de culture, un marin devenu paysan, un peu des deux à la fois, non pas paysan de la terre, mais paysan de la mer. Ces marins devenus presque terriens, ont apporté du sable de la barre pour durcir le sol afin que les huîtres s'y posent, ils ont posé des collecteurs, forts de l'expérience toute jeune de leurs pères et de leurs frères, ils ont créé un métier, où l'eau de mer leur permettait. Ils ont laissé leurs huîtres se faire manger par les dorades royales, ont créé les poches sur tables. Au fil des années les dorades ont trouvé à manger plus loin, et parfois on peut encore semer des huîtres à même le sol, comme au tout début de l'ostréiculture. Le territoire forgé par l'eau s'est agrémenté des rides que sont les tables ostréicoles, longues lignes qui suivent la côte, où sont fixées les poches, abris temporaires des huîtres qui s'élèvent sur l'estran.



© Rouat Anne

As-tu déjà ouvert une huître ?

As-tu déjà observé son cœur battre et son manteau liseré de noir ?

Sais-tu que l'huître est notre paysage ? Observe les lignes de l'huître, les lamelles de ses branchies, et vois sur le sable ce dessin crayonné par le mouvement du courant. Constate ses couleurs, un peu ocre, un peu brune, parfois si blanche, et vois les nuances d'une terre sableuse, où la slikke laisse

des traces, où les algues et les mousses font des taches de couleurs improbables.



L'huître territoire © Rouat Anne

La mouette, d'en haut, sait bien quand, en jusant, des crevettes vont se retrouver piégées dans les flaques laissées par les creux de vase, ou bien quand, en flot, le mullet va frétiler, juste à voler sur une table et parfois atterrir sur le pont d'un bateau qui passe. La mouette n'est pas bête, elle suit les risées, se laisse porter par le vent, ne cherche pas à lutter bien longtemps.

Et puis parfois, l'eau s'empoisonne, réceptacle de l'activité humaine à terre; en manque d'air aussi, quand l'été se fait torride et qu'aucun mouvement de vague ne bouillonne. Le plancton va utiliser tout l'oxygène de l'eau et ne laissera rien aux autres espèces qui s'affaiblissent. L'eau magique qui donne et qui reprend, implacable métronome d'une planète qui bat au rythme des marées, un cœur en somme. Alors, nous devinons dans la goutte d'eau qui s'aplatit sur nos visages quand souffle le vent d'hiver, nous devinons le sel de la vie, qui laisse sur nos joues des larmes de peine ou bien de joie.



L'AUTEUR

Tifenn Yvon & Anne Rouat

Tifenn Yvon est Ostréicultrice à Locool Mendon, amoureuse de la Ria d'Étel, photographe à ses heures et joueuse de mots.

<https://leshuitresnaturelles.wordpress.com/>

Anne Rouat, est ingénieur paysagiste, graphiste et illustratrice, issue d'une famille d'ostréiculteurs morbihannais.

<https://www.annerouat.com/>

Elles associent toutes les deux les mots et le croquis pour parler de la Ria d'Étel et de l'ostréiculture traditionnelle. Elles travaillent ensemble à l'élaboration d'un reportage croquis sur ce sujet.

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Tifenn Yvon & Anne Rouat, *Ruissellements*, Openfield numéro 15, Juillet 2020

<https://www.revue-openfield.net/2020/07/01/ruissellements/>

Paysage à la dérive

Le 13 août 2019, l'équipage du radeau-atelier la Glaneuse II engage une dérive sur la Loire de Blois jusqu'à Paimboeuf. Durant 300km, à la vitesse de 2km/h, les quatre paysagistes concepteurs du collectif «les êtres Loire» partagent ensemble une expérience immersive au temps long.

Par les êtres Loire 1 JUILLET 2020

[Voir la vidéo](#)

A la rencontre de l'Être Loire, durée 11' 06" ©Les êtres Loire

Chinons, kilomètre 115, jour 12 :

Quelques signes au loin, les cheminées aéroréfrigérantes crachent des nuages au côté de blocs de béton, signaux momentanés à travers la canopée. Un dernier regard en arrière pour saluer l'église du village et le cocorico quotidien que nous n'entendons déjà presque plus. Un serpent de Loire ferme cette vue arrière, mais en ouvre une autre. D'un virage jaillissent les monticules difformes, anguleux. Le temps s'étire dans un crépitement de feuilles de saule. Silence glauque. Des particules suspendues dans une eau sans courant obstruent le fond qui semble infini. Nos bourdes ne l'atteignent même pas.

Nous avançons, immobiles, éphémères à la surface de l'eau, sous le poids de l'œuvre déchu d'une époque et d'une nation, qui écrase le temps pour le rendre démesurément long. Nous contemplons, béats, à la vitesse de moins d'un kilomètre à l'heure. Il y a comme une tension dans l'air, aucun bruit de voitures, je me rends alors compte à quel point le bruit des moteurs de voitures est rassurant. Je décide de me baigner, faire la planche, essayer de me détendre, les yeux ouverts sur le symbole de la radioactivité. M'en rapprocher. Paisibles montagnes, c'est du fond que j'ai peur ! Le courant est ici tellement perturbé, qu'il s'accumule, sur le fond dur ; socle d'ancrage en grès rassurant de la centrale ; une pellicule jaunâtre épousant les strates verticales de la résurgence. Je remonte sur nos bambous salvateurs. Le dôme d'argent religieusement détesté éclate sous les rayons du soleil. Illusion divine, nous prenons à droite un autre bras – pour éviter de nous empêtrer dans la stagnation. Je me suis baigné dans le tritium, quel idiot !

Nos objectifs de dérive ? Nos objectifs de mission ? Au sortir de l'école du paysage de Versailles, trois questions fortes demandent pour nous à être approfondies :

- Éprouver un être fondateur du paysage, la Loire, afin d'établir un dialogue avec cet être pour définir des nouveaux récits de Loire,
- Questionner le métier de paysagiste et en particulier les missions d'analyses de grands territoires,
- Vérifier l'importance de l'immersion longue au sein d'un espace comme outil de captation sensible de ses caractéristiques.

En parallèle, nous voulions enquêter sur les représentations de Loire. Dans ses représentations actuelles, la Loire et ses

paysages sont reconnus et classés en de nombreuses entités administratives qui lui confèrent les représentations figées d'une Loire «sauvage», «naturelle», à "fort patrimoine bâti"... Cette Loire des châteaux n'est qu'une très petite portion du fleuve; pourtant les représentations sont si fortes qu'on en vient à de curieux projets de paysage, comme le jardin de Chambord, jardin à la française du XVIIIe refait à l'identique au XXIe siècle. Alors que, paradoxalement, Loire est le berceau d'implantations humaines vieilles de plusieurs millénaires dont les traces structurent encore le paysage aujourd'hui. La Loire est aussi porteuse de nombreux « on-dit », de légendes, d'histoires anciennes et contemporaines. Ces mythes de Loire encore présents dans les imaginaires collectifs nous intéressaient.

D'une analyse cartographique à distance limitée à une expérience sensible

Par un travail de recherche bibliographique et cartographique, nous avons identifié quatre grands thèmes de paysages. Nous les considérons comme des bases de travail de terrain, à affirmer ou infirmer. Supports à l'émergence d'une analyse complète, ces activateurs de regards servent d'amorces à conversation, à penser à plusieurs. Chaque thème était lié à une portion de Loire que nous parcourions en 6 jours. Pendant ces 6 jours nous avons capté, glané de la matière graphique, écrite, vidéo, audio... Le 7e jour, nous déployions le radeau, c'est-à-dire que nous exposions nos productions comme un prétexte à la rencontre des habitants des bords de Loire. Les 4 expositions se sont déroulées dans des lieux identifiés comme porteurs d'un aspect historique/légendaire ou géographique particulier, comme à La Bohalle, lieu de la légende du passeur détrousseur Jean Bohalle.

De la matière à penser, bibliographie de bord :

- Bachelard, Gaston, 1942, L'eau et les rêves, 267p
- Collectif, Alain Gratepois (dir), 2002, Revue 303 Hors série n°75, La Loire, 336p
- Collectif LPO, 2007, Les bords sauvages de la Loire et de l'Allier, 143p
- Maj, Paul, 2005, Mythes et légendes du fleuve Loire, 198p
- Boudin Ludovic, Cordier Jordan, Moret Jacques, 2014, Atlas

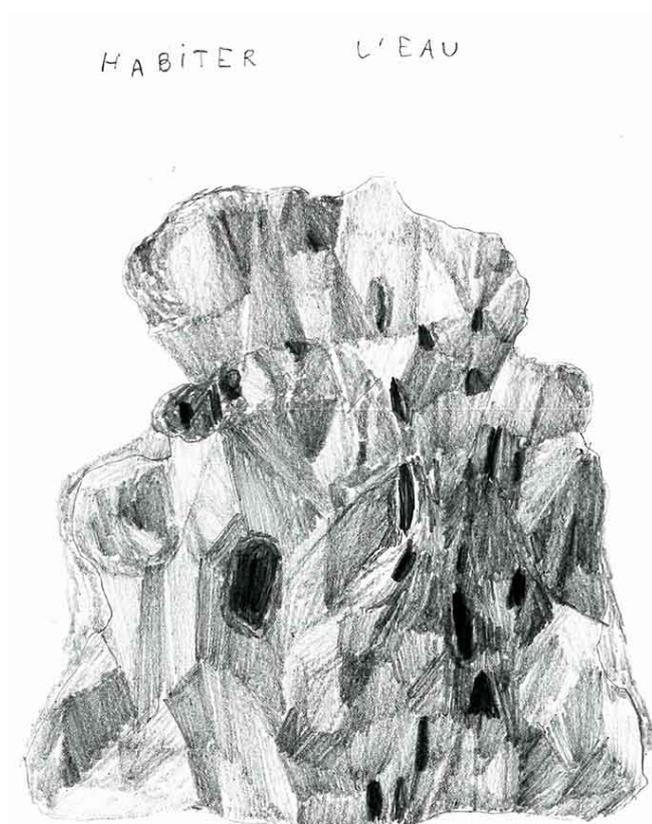


cartographie des quatres séquences. ©êtres Loire

Ainsi avons nous définis les 4 activateurs de regards :

Entre Tours et Saumur: Habiter l'eau

Ces premiers paysages parcourus sont témoins d'un rapport intimiste, harmonieux et doux entre la Loire, ses berges et ses occupants. Une attention particulière est accordée aux formes d'habitats traditionnels et contemporains, troglodytes ou insulaires ; mais aussi aux formes d'agriculture bocagère, aux canaux; à la finesse et la discrétion de certaines pratiques humaines au sein du «milieu» Loire.



©êtres Loire

Entre Saumur et Angers : Les Dragons

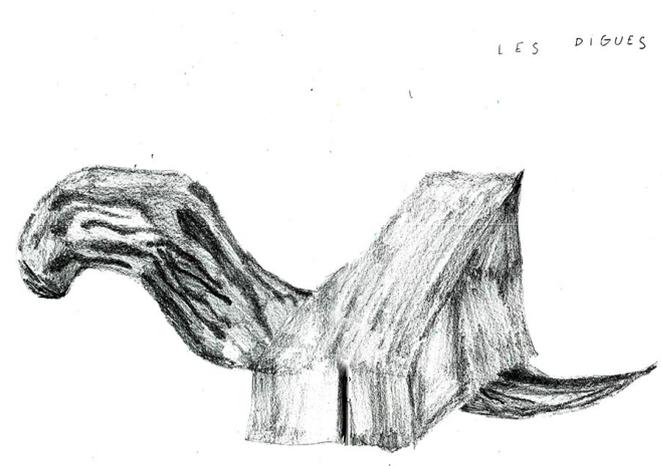
La Loire est plus mystérieuse. Les paysages de méandres sont en mouvement et éphémères. Les boires, les grèves, les îles se font et se défont au gré des crues. La Loire s'élargit, nourrie par le Cher. La volonté créatrice du fleuve et la diversité des milieux qui en découlent font rencontrer aux voyageurs de nombreux non-humains. Cette multiplicité de mondes en interaction au coeur des méandres fait se dégager la force élémentaire de l'eau; le corps sinueux du fleuve devient serpent, dragon ancestral et impétueux.



©êtres Loire

Entre Angers et Nantes : Les levées

La Loire est clairement identifiable en tant que cours d'eau domestiqué par les humains qui la navigue, la fréquente. Un vocabulaire de lutte, de résistance, de franchissement se retrouve sur cette troisième partie entre la Loire et ses riverains. Levées, quais, cales, ports, ponts, voies ferrées, épis structurants les berges... Les forces des ouvrages se confrontent à celles du fleuve. Les aplombs rocheux témoignent de la force d'érosion de la Loire à l'oeuvre sur les derniers millénaires.

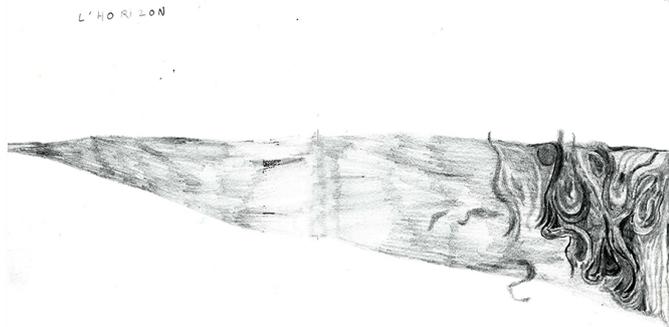


©êtres Loire

De Nantes à l'Océan Atlantique : L'horizon

L'échelle du fleuve devient plus monumentale. Cela se manifeste par l'influence océanique qui ouvre le cours d'eau vers une dimension internationale, et confère une horizontal-

ité aux paysages. Le dimensionnement des infrastructures industrielles, énergétiques et portuaires participe de ce gigantisme.



©êtres Loire

Une fois partis, il paraît évident que des études préliminaires à distance sur un grand paysage montrent rapidement leurs limites. Notre découpage cartographique en 4 séquences est mis à mal par la complexité du terrain. Les choses s'entremêlent, ne rentrent plus dans des cases. Les levées, par exemple, nous semblaient être des structures limitantes pour la Loire, deux longues entraves à l'amplitude de ces mouvements. Lors du voyage, elles nous sont finalement apparues comme faisant partie de Loire : fabriquées il y a plus de 1000 ans, elles ont servi aux humains pour habiter plus proches du fleuve et ainsi tisser un ensemble de relations au fleuve, des relations plus intimes, et la possibilité de vivre à l'abri des crues et des marécages. C'est pourquoi nous choisissons de décrire ici le récit de notre attachement à Loire : notre expérience sensible

C'est ce que produit le paysage aux sens lors d'une immersion longue qui nous intéresse, les mécanismes qui génèrent des relations entre humain et non-humain : des paysages. Nous expliquons ici la création de ce lien : l'attachement.

Les attachements entre humains et paysages sont pour nous d'une grande importance à l'époque actuelle d'urgence écologique et climatique. Être attaché à un lieu, selon nous, donne une légitimité à celui qui transforme l'espace ; d'abord l'habitant quotidien, le jardinier, l'agriculteur, l'élu puis l'aménageur de l'espace. C'est sous forme de trois méandres/chapitres que nous racontons l'évolution sensible de nos êtres. D'abord la Robinsonnade, excités par l'aventure, sans dialogue avec Loire, puis avec le temps vient la Magie, nous dialoguons avec Loire et rencontrons ces mondes et enfin l'Horizon lorsque le dialogue s'efface. S'alternent entre les explications écrites a posteriori, des extraits de carnets de terrain qui illustrent le tissage de nos attachements.

Méandre 1 : Robinsonnade, l'aventure de la dérive



©êtres Loire

I- L'excitation du nouveau

1. Fabriquer en jardinier

Travailler dans un jardin implique une attention aux choses, de ne pas piétiner le cotoneaster situé au milieu du passage. Des oiseaux passent, l'église chante chaque heure, les graminées jaunissent, le sol se durcit et craquelle. Les sens se réveillent, comme un entraînement pour ce qui va suivre. Nous sommes au frais, dans le lieu clos et silencieux du néo-jardin ouvrier de la famille de Clémence avec, au milieu du gazon, un radeau qui prend toute la place. Ce sont les massifs, limites de l'espace ouvert du gazon, qui ont dessiné la forme du radeau. Dans la démarche permanente du jardinier, nous fabriquons avec les matériaux du site. Les bambous qui servent au platelage du radeau sont récoltés dans la bambouseraie d'un ami paysagiste. Chaque canne de bambou prélevée accentue la forme carrée de la masse, il y a un dessin derrière chaque geste.

2. L'adrénaline comme mauvais carburant pour la lenteur

Au sein de l'enclos nous sommes en gestation du futur outil. Chacun de nous a réussi à fixer dans son emploi du temps 40 jours pour tenter l'expérience. L'excitation créée par cette deadline des 30 jours de navigation nécessaires pour rejoindre l'océan, accompagnée de notre non-connaissance de la navigation du fleuve nous précipite vers une grande erreur.

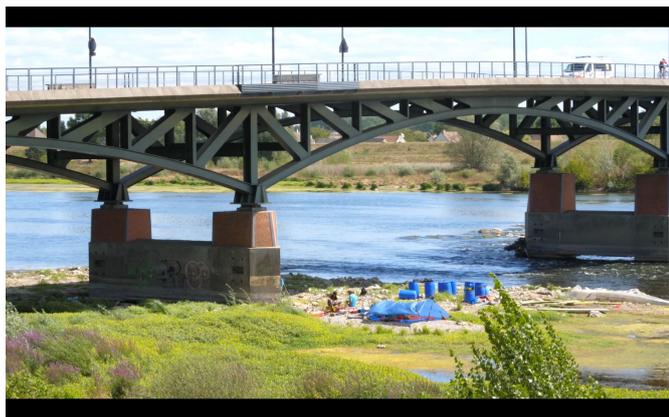
De Blois à Chinon, kilomètre 6, jour 4 :

Nous étions pressés, inconscients, lorsque Loire nous était étrangère. Nous fabriquions Glaneuse 1, un radeau effilé fait d'un platelage de bambous tressés sanglé avec deux flotteurs de catamarans. Contreventé, vissé, noué. Nous étions fiers, excités après une semaine de bricolage dans un jardin de le faire flotter. Et il flottait bien, quel plaisir, en slip, à quelques mètres de la berge d'être debout sur notre plateforme. Nous allions bientôt partir. Mais nous n'avions rien compris, 30 minutes après le départ il fallait franchir le pont de Blois suivie, des ruines de l'ancien pont médiéval, reste de tas de pierre qui, lors de sécheresses affleurent. L'adrénaline, je ne sais pas, la prétention sûrement. Nous criions, fort avec notre public au sommet du pont. Pauvre Glaneuse 1... première pierre et crac, on se butte, le radeau pivote, c'est la cravate et les mètres cubes d'eau poussent fort, nous réagissons en faisant contre poids de nos corps, le

radeau se débloque c'est reparti, quelques mètres et crac, encore coincés, Bim, Poum, cravate... nous répétons le processus 3 fois. Nous sortions glorieux. Fiers d'être passés, tellement aveugles, nous nous sommes aperçus que nous coulions seulement 20 minutes après, lors du second pont. Première pierre en travers, et nous sommes encastés. Des bulles d'airs jaillissent, je n'arrive pas à réaliser l'échec stupide. 2,7km de descente et Loire a décidé d'arrêter là nos rêves enfantins. Un caillou entre une pile de pont et la berge a éventré notre flotteur. En deux rapides, une semaine de travail de construction a été anéanti.

Décontenancés, après trois verres de rhum nous réagissons vite. Il nous reste un mois entier pour rencontrer Loire, l'ambition rejailli aussi vite qu'elle était partie. Nous concluons que notre tirant d'eau était trop grand, presque 40cm et surtout, que nous nous sommes fait avoir par notre adrénaline.

Le lendemain, nous achetons 8 bidons de 220L, que nous associons avec deux autres de 100L et notre planche à voile au platelage en bambous grâce à un habile jeu de sangles. En 24h, Glaneuse II était honorée de fleurs or de jussie, d'une goulée de rhum et de toute notre ambition



Habiter les berges, lieu de l'accident. ©êtres Loire

II. Le sentiment d'aventure

En amont de Chaumont, kilomètre 14, jour 5 :

Nous sommes enfin partis pour de bon ! Nous arrivons à dériver, le début de la rencontre véritable avec Loire. Nous ne nous doutons pas qu'un apprentissage aussi intéressant commençait, comme on apprend une langue nouvelle nous avons beau tendre tous nos sens pour sentir ce que Loire raconte, il nous fallut du temps pour apprécier son vocabulaire. Par bribes, seulement de temps à autre, nous atteignons une empathie pour cet être non-humain, s'ouvrait alors une fenêtre sur l'immensité de son discours.

1. Habiter le paysage en nomade

Nous étions sans déconnexion avec le territoire du fleuve, toujours avec lui, toujours dehors. Notre corps était poreux. Nous dormions dans nos duvets, sur nos tapis de sol à la belle étoile. Lorsqu'il pleuvait nous installions un tarp qui

claque au vent et qui nous couvre entièrement de la pluie sans nous englober comme une tente. Cuisine au feu de bois, nous dormions sans réveil matin. Nous nous couchions tard, pourtant fatigués d'avoir été immobiles en plein soleil.

2. La navigation à son minimum

Dériver n'est pas naviguer. Nous étions sur Loire pour aller à son rythme, habiter son mouvement, embrasser sa lenteur et ses humeurs. Nous cherchions seulement à avoir les sens disponibles pour apprécier ce qu'elle a à nous raconter.

Évidemment, nous avons besoin de ménager l'embarcation, d'éviter les obstacles. Pour cela, nous avons confiance en notre ouïe pour percevoir les changements de courant. Le bruissement d'un clapot, les glouglous de l'écume... nous faisaient lever le nez pour esquiver l'obstacle. En formation en carré, deux à l'arrière, deux devant, avec comme outils des pagaies pour nous propulser ainsi que nos bourdes de bambous, cannes de 6m souples et robustes qui permettent d'orienter le bateau en poussant sur le fond ainsi que de parer les obstacles, tel un chevalier. Certaines difficultés étaient peu dangereuses, comme les bancs de sable qui nécessitaient simplement de descendre du radeau pour le tirer sur le fond, ou encore les bouées du chenal qui bouscullaient l'embarcation, et d'autres qu'il fallait impérativement éviter : embâcles, les rapides, les berges. Une fois le « danger » évité, chacun retournait à ses rêveries...



Portage du radeau sur des hauts-fonds. ©êtres Loire

Seuls les ponts, souvent construits sur les ruines de ponts plus vieux encore demandent une grande prudence. Les piles génèrent une accélération du courant qui filent entre les restes de leurs prédécesseurs pour générer des rapides allant jusqu'au type : classe 2 volume. Parfois, des pieux traînent juste en dessous de la surface. Nous amarrions en amont pour repérer afin d'établir une stratégie pour les franchir. Cela demandait parfois de décharger la totalité du radeau.



Manoeuvre sous le pont d'Amboise. ©êtres Loire

3. L'envie de remonter chaque matin

Nous ressentions un sentiment de sécurité sur notre plateforme flottante. Notre posture peu commune, hors du monde des humains nous permettait de laisser aller nos pensées. Nous avions du temps, nous allions lentement. La rêverie avait une place importante dans nos journées. Les denrées alimentaires venaient des magasins côtiers, la nuit nous dormions sur les berges, à même les sables secs. Chaque matin, nous n'avions qu'une hâte : remonter à bord, comme une envie d'être confinés avec nos pensées.

Après Saumur, kilomètre 154, jour 15 :

À l'abri sous un drap blanc humide qui nous protège de ce soleil d'août, le son que font les bourdes sur le fond sableux de Loire nous berce. Ces cannes de bambou qui se polissent de plus en plus après près de 120 km de navigation deviennent des objets uniques, travaillés par la force de celui qui l'utilise et par les différents grains de sédiments qui peuplent les fonds de Loire et qui y voyagent. Les algues s'accrochent aux plus sédentaires d'entre eux. Elles dessinent dans les courants des longues chevelures vertes qui ondoient lentement. Toutes d'accord entre elles sur la direction à prendre, elles dessinent sur le fond de Loire des courbes mouvantes. Elles dessinent les mouvements de Loire. Illustrent son rythme... Mêlée à l'écho des chants d'oiseaux, aux feuilles des saules pleureurs qui tremblent dans le vent, aux voix paisibles des locaux rencontrés qui nous racontent leurs histoires de Loire, sa beauté, ses dangers, les histoires de leur enfance, Loire nous chante sa douceur. Assoupis à bord de notre berceau de bambou, Loire nous transporte doucement.

Notre lent mouvement se poursuit, nous nous éloignons de plus en plus. Depuis combien de temps sommes-nous partis ? Combien de jours ? Combien de ponts ? Combien de clapots avant la nuit ? Ces chants d'oiseaux et ces feuilles de saule qui tremblent au vent se perdent en écho à la surface de Loire et ressemblent à des souvenirs. Ses reflets d'or imprègnent nos peaux de ses lumières et couleurs, elle dessine sur nous de nouveaux plis de nouvelles rides, imbibe nos voix d'un calme que nous ne nous connaissons pas. Lentement mais sûrement elle et nous, nous rapprochons intimement.



Vent et pluie de face. ©êtres Loire

Méandre II : Magie, la rencontre des mondes

Ancenis, kilomètre 239, jour 22 :

Manoeuvre sous le pont d'Amboise Sables de lune Loire dessine sur les rares derniers morceaux de sables, ce à quoi elle est la meilleure : des horizontales. Liserés parallèles, nombreux camaïeux d'ocres claires au sommet, sombre et humide en bas qui s'effacent inlassablement toutes les 6h pour se reformer 6h plus tard. Dessins de lune, dessins d'une relation cosmique puissante inscrite dans les bancs de sable.

I. Le radeau, outil de rêverie, outil de bascule

1. Un rêve de gosse

Lors de nos déploiements, chaque week-end, le radeau est souvent vu comme un rêve de gosse. Il crée des réminiscences chez de nombreux habitants de Loire qui nous livrent les liens établis entre eux et le fleuve. Allié au fait que nous sommes perçus comme des aventuriers, le dialogue s'ouvre complètement. Les humains qui se livrent à nous ont choisi d'habiter au bord du fleuve, pour les vacances ou à l'année, mais ils ont peur de Loire, tous. Après enquête, nous définissons 5 mythes contemporains du fleuve que nous nommons les Dragons de Loire :

- La crue millénaire qui pourrait dépasser la levée
- Les sables mouvants
- Les tourbillons qui aspirent au fond d'une rivière souterraine
- Les cyanobactéries capables de tuer des êtres humains
- Les silures géants mangeurs d'enfants.

Ancenis, kilomètre 42, jour 7 :

Il paraît que les bords de Loire ne sont pas si sûrs... Que pour s'y promener, certains préfèrent être munis d'une petite épée ou d'un poignard. Il paraît qu'à Amboise, la Loire est belle et jolie en surface, mais

qu'en dessous...

C'est autre chose.

Sables mouvants, tourbillons terribles torrents,

Bien des gens s'y sont noyés.

Il paraît que dans Loire, des bactéries dangereuses, ultras résistantes, issues du dégel du permafrost menacent...

Bactéries d'un âge ancien qui résiste à l'ébullition et capable de tuer des animaux de plus de 30 kg.

Il m'apparaît à moi que Loire est un fleuve vivant.

Que Loire sait nous garder enfant.

2. Le paysage défile, la pensée avec

Comme lors d'un voyage en train, le paysage qui défile par la fenêtre est propice à la rêverie. Ici, à des vitesses bien plus lentes, le principe est le même, avec 300km/h de moins, mais 4 sens supplémentaires. Nous étions dans un état méditatif, contemplatif, le temps était suspendu, nous observions avec attention pour s'en imprégner. Le dessin d'observation s'en trouvait augmenté. Plutôt que de représenter un morceau de paysage, immobile face à son carnet, ici le paysage était mobile. Cela permettait de synthétiser ce que nous observions, d'en capter son expression plutôt que sa façade. Parfois, vent de face, nous nous faisions doubler par les arbres.



Un matin. ©êtres Loire

3. Les reflets



Reflets II - Acryliques sur canson. ©êtres Loire

Gaston Bachelard qualifie les reflets de l'eau comme les premières peintures du monde. Par l'étude des reflets, nous tentions de plonger dans la manière qu'a Loire de voir le monde. Nous étions, pendant une longue période, obnubilés par les reflets, les clapots, la surface de l'eau que nous ten-

tions de capter. Au point où nous nous prenions pour Loire :

Amont de Nantes, kilomètre 243, jour 25 :

Que me veulent-ils ? Voilà dix jours qu'ils sont partis sur cette étrange embarcation faite de bambous et de bidons de plastique bleu. Pas de quoi m'étonner avec ça normalement. Ils ne sont pas les premiers à venir m'éprouver. Depuis plusieurs siècles, des embarcations en tout genre me descendent, me remontent, me côtoient. Oui, mais voilà, jusque-là je rendais service. Et un service précis. Commercial, bateau-lavoir, canoës de loisirs... À chaque époque son usage.

Mais ceux-là sont différents. Il semble dériver avec moi... sans but précis. Ils me jardinent, me chantent des chansons. Ils se laissent descendre à mon rythme. Ils rencontrent mes berges comme je les rencontre. À ma vitesse. Ils dessinent ce que je vois, ce qu'ils appellent reflets. Ils écoutent mes chants qu'ils appellent échos.

4. Explorer ce que Loire a à nous dire par l'art.

C'est par des moyens artistiques que nous tentions d'établir un dialogue avec cet être non humain fluide. Pour questionner des lieux qui semblent en déshérence, c'est-à-dire ni exploités par l'agriculture, ni entretenus, ni arpentés et dont le statut est changeant : sol friable et mobile, nous performions. Par le jardinage des berges, sans but précis, nous laissions une trace dans ces lieux qui n'attendent qu'une crue pour se remodeler à nouveau.

Par quel moyen dialoguer avec un être qui n'est pas humain, qui plus est, un fleuve ?

Saint-Florent-Le-Vieil, kilomètre 210, jour 21 :

Loire sous influence, surprenante distance, surprenante influence. Elle gonfle, d'une respiration qui s'éteint à la dernière marche de Saint-Florent-le-vieil. Ce sont les restes d'anciens ponts médiévaux formant une longueur de roches noires lustrées. Un palier d'un seul et unique mètre qui contient cette force céleste. Nous guettons le trait horizontal le plus bas, la ligne de ce décamètre susceptible de nous indiquer à quoi nous attendre à sa prochaine remontée.



Jardinier des berges. ©êtres Loire

Méandre III- silence horizon

Nantes, kilomètre 256, jour 26 :

L'aspirateur d'Océan nous tire en direction de Nantes. Nous allons vite. La navigation est simple sans vent. J'enchaîne les dessins dans me soucier des obstacles, mis à part les bouées réticentes qui se dirige systématiquement droit sur nous dans leur balancier incertain vacillant de gauche à droite. Satanées bouées ! 17h30, c'est la basse marée, instant où la force cosmique va rentrer à l'encontre de celle de la gravité et réussir, par miracle, à faire remonter Loire. Nous passons le périphérique de la ville, immense pont de béton armé qui ne vibre même pas sous les passages incessants des poids lourds. Rectangle de stabilité dont les piles sont aussi larges que celles du pont de Blois. Nous en dessous, devons trouver un lieu où amarrer le bateau. Ils sont rares ces lieux qui permettent au radeau d'accepter les nombreux mètres entre la haute et la basse marée sans avoir besoin de s'ensaver grassement toutes les 6h. En plus, ces longues berges sont pentues et il s'y dépose une quantité d'épaisse vase visqueuse et surtout glissante de limons qui restent là, quand il n'y a plus d'eau. Toboggan direct de la digue au fleuve. Il nous faut nous tirer d'affaire sinon c'est retour en arrière. Les vues satellites associées à nos jumelles, nous observons des bateaux amarrés à un ponton flottant. Quelques coups de pagaie, une habile manœuvre dans les contres, 180° et nous voilà rangés entre un bateau de pêche et un pont rouillé. Bric broc récup' de métal soudé, grille tubes chûtes d'acier, IPN bidons cordes et pneus. Nous trouvons une berge à la rambarde par endroit bouffée en totalité par la rouille. Nous rencontrons le propriétaire, enfin, c'est lui qui nous a trouvés, car ici, les informations semblent aller vite. Arrive face à nous trois un colosse bodybuildé en Marcel. Pas d'âge, corps adapté au chantier. Il est l'artiste de cette oeuvre brute équilibrée entre gravité et marée. Albator, c'est le nom de son bateau de pêche. Dernier des 11 professionnels de pêche fluviale sur Loire qui nous déconseille d'en manger un seul poisson, surtout les vieux, qui y trainent depuis longtemps.

Son avis sur le futur de la faune de Loire est triste. Avec le manque cruel de poissons, il est contraint à avoir un mi-temps chez son oncle ferrailleur car lui ne pêche plus que 4 mois par an des silènes par dizaine seulement vouées à être exportées loin dans des fleuves étrangers. Je n'ai jamais vu de civelles, mais ce pêcheur peut être mon ami. Sa mise en garde sur les futurs colosses qu'on va rencontrer, des "mémères" qu'il nous conseille d'éviter en restant sur les côtés et surtout, éviter les tourbillons derrière les piles de ponts. Il rigole et nous le prenons très au sérieux.

Une nuit au bord du périphérique, 10h34, Loire est en retard, elle devait descendre à 9h53. Ça y est, les amarres se détachent, dernier radeau pour Saint-Nazaire.



Albator et Glaneuse II. ©êtres Loire

I. Établir un dialogue avec le paysage pour le rompre

Ils veulent tuer ta poésie
Planter des pieux dans ton lit
Empêcher aux sables de voyager
Ils te côtoient à grande vitesse
Par de vastes ouvrages, ils te traversent
Ils disent t'aimer telle que tu es
veulent t'empêcher de changer
Comme un jardin bien maîtrisé
Ils veulent tuer ta poésie
En un orage tu l'auras ressuscitée

1. Être poreux

Nous faisons corps avec Loire. Nous buvions Loire (filtrée au charbon), nous mangions du poisson de Loire, nous étions sur son territoire sans arrêt, nous pensions Loire, nous dessinions Loire, nous faisons corps avec Loire, nous étions Loire.

Cette posture d'être au plus proche, de se laisser traverser par les choses, au point d'entremêler l'eau de nos corps était intense.



s'imbibier. ©êtres Loire

Nantes, kilomètre 270, jour 27 :

Nous entrons maintenant dans la périphérie de Nantes. Sans en avoir encore conscience, nous étions entrés en contact avec Loire. Il y eut un moment de glissement, lent, mais maintenant Loire fait partie de nous, quelque chose c'est débloqué, comme une capacité à percevoir ce qu'elle ressent. Nous ne sommes plus du côté des humains, c'est le regard de haut, de l'humain occidental que nous trouvons dorénavant étranger. C'est la ville de Nantes nous a permis cette prise de conscience.

À son rythme, Loire s'est assombrie, charriant matières, sables et limons. Nous naviguons sans fonds, sans oser bourder, préférant sentir l'immensité sous nos pieds. La levée revient accompagnée de quelques maisons individuelles aux styles pavillonnaires : tuiles

orange soleil, façades gris beige pâles. Avec elle, l'évident moteur thermique et son ronron permanent. Mais aussi les cyclistes, en contre bas, entre prèles foncées, cépées cendrées de saules et les cailloux de la digue que la marée fait briller en leur appliquant des limons. Trois rythmes horizontaux parallèles se superposent, trois échelles de temps dont nous sommes évidemment les perdants. Beaucoup trop lents, nous sommes regardés, épiés par ceux qui nous surplombent.

2. Rompre le dialogue établi

C'est lorsque notre rythme avec Loire c'est brisé que nous nous sommes rendu compte du dialogue que nous avions établi. Doux, rassurant... C'est le caractère indécent des fenêtres de Nantes, qui, comme des yeux qui regardent une Loire malade disparaître, nous a réveillé de notre rêve. Nous employons le terme malade pour définir la Loire, car cette dernière est complètement saturée de limon et autres particules qui rendent l'habitat stérile pour un grand nombre d'espèces, dont nous. Les lieux où s'amarrer manquaient. Avec le va-et-vient des marrées, il fallait un timing précis pour joindre les pontons pour la nuit, sinon c'était retour en arrière.

Nous étions toujours dans notre droit de naviguer, non manoeuvrant, face à d'immenses bateaux. C'était même à eux, manoeuvrants, de faire attention à nous. Ils prenaient toute la place du grand canal qu'est devenu Loire, mais nous n'étions pas dans le rapport de force, nous avions peur.



Rapport d'échelle. ©Êtres Loire

Le Pellerin, kilomètre 285, jour 28 :

Surclassé dans la catégorie poids lourd, notre radeau, avec la souplesse du bambou et des sangles ondule sur la surface clapotée par le bateau bus. Le niveau baisse, les berges grandissent, se durcissent, s'approfondissent et s'arment de contreventements en béton armé. Ces colonnades angulaires sont patinées par l'eau et fracturées par endroit, signe d'une manoeuvre ratée, mais créatrice d'amas sur lesquels s'agrippent quelques spontanées nanifiées. Nous longeons un navire de guerre, peint de cette couleur ciel gris. Le nez levé, nous contemplons à la vitesse du courant une puissance semblable au gaspillage. Bouche bée, flotte d'acier, sillons gris, je ne sais plus. Au fond de notre trou, plus profond qu'ailleurs, les sommets cylindriques.



labeur. ©Êtres Loire

En conclusion et pour aller plus loin

Nous revendiquons l'importance de l'attachement d'un humain à son paysage. Ce que nous appelons attachement c'est un ensemble de liens émotionnels, sensibles, qu'un humain fabrique alors qu'il est en relation avec un morceau de territoire. Cela peut être lié à des souvenirs, des moments forts vécus. Ce tissu invisible et présent chez chaque individu envers un ou plusieurs morceaux de territoire provoque ce que nous appelons de l'empathie. Être emphatique envers un paysage nous permet de percevoir les changements, chamboulements de ce paysage, en général, ce qui ne va pas dans l'évolution d'un paysage. Nous devenons attentifs aux mouvements des choses, notre être au monde s'en trouve enrichi. Nous pensons qu'il y a un enjeu de création de relation empathique d'un habitant avec le lieu dans lequel il habite. Par l'empathie, l'humain ne peut agir contre et bouleverser ce à quoi il est attaché, il perdrait une partie de ces souvenirs, une partie de lui, une partie de ce qui le constitue. L'humain prendra alors soin des éléments du paysage.

Nantes, kilomètre 270, jour 27 :

Pince animal, camion poubelle de l'Afrique, odeur d'ensilage qui pique le nez comme la tête et l'esprit, odeur blanche qu'on a du mal à oublier. Farine animale, acidité prégnante et bruit de métal comme ceux des camions poubelles en bas d'une rue pavillonnaire dans une crispation exagérée. Où vont ces bateaux immatriculés d'un pavillon panaméen ? Ciel gris, lumière qui plisse les yeux, monstres d'aciers, de la lenteur de la marée. Les piles du pont sont aussi fines que celles du pont de Blois. Le grognement inquiétant d'un transporteur géant qui semble effectuer un démarrage qui dure et étire le temps.

La vase, fatiguée elle aussi d'aller et venir, de se déposer et de se redéposer depuis des dizaines d'années, depuis qu'il y a autant d'épis, en amont, la forçant à creuser toujours plus profond, depuis que Loire n'est plus draguée, depuis que le bocage et les sols agricoles sont mal-traités. Fatiguée, molle, desséchée jusqu'à crouter et creuser des crevasses sans fond. Accumulation d'uniforme flaque solide dans laquelle je suis aller patauger de mon corps. Pas après pas, concentré et déséquilibré par sa texture fondante, je compense avec mes deux bras. Je vacille, va-et-vient d'un côté et d'un autre, appliquant mon poids sur ma jambe droite qui s'enfonce sans toucher fond. Mon appui se stabilise à la mi-cuisse et suffisamment ancrée, il me permet

de ressortir mon autre jambe engluée, puis recommencer. Cosmonaute au leggings vaseux du vert des paquets de cigarettes. L'immersion complète m'excite, éloigne la fatigue pourtant poignante.

La rencontre avec l'Être Loire a permis de reconsidérer le fleuve en tant qu'entité vivante, créatrice de mondes et berceau de vies multiples. Nous souhaitons partager cette expérience et offrir une voix particulière au fleuve.

Un atlas des paysages de la Loire entre Blois et Paimboeuf est aujourd'hui en cours de fabrication. Cet atlas est composé d'une trame narrative présentant et reliant entre eux des fragments récoltés pendant le voyage (vidéos, photographies, dessins...). Des cartographies rendant compte de l'ensemble des paysages parcourus sont également réalisées.

Les entités de paysages sont décrites en tant qu'attachements et liens interspécifiques révélés au cours du voyage entre le groupe humain et les non-humains habitants de la Loire. Le but de ce travail est d'offrir d'autres types de représentations à la Loire, et de réfléchir à des dialogues futurs et de nouveaux attachements entre les humains, les non-humains, et les paysages vivants. Nous, voyageurs paysagistes, nous interrogeons également sur notre métier, nous proposons avec cet atlas des attachements des outils et représentations pour la lecture et le projet de paysage.



Extrait de la carte des attachements en cours. ©êtres Loire



L'AUTEUR

les êtres Loire

Les êtres Loire est un collectif de quatre paysagistes concepteurs diplômés de l'École Nationale Supérieure de Paysage. Ils œuvrent collectivement pour des analyses de paysages animistes et sensibles via des outils d'immersions longues et artistiques. À la frontière de l'aventure, ils mettent l'accent sur le ressenti par le corps et sur la diversité des attaches sensibles des habitants à leurs territoires.

En parallèle, **Jonas Gouya**, **Louis Hetier**, **Clémence Mathieu** et **Jean-alfredo Albert** mènent leurs nos pratiques de paysagistes entre la conception et réalisation de jardins, le land art, la maîtrise d'œuvre d'espace public, l'analyse des grands territoires, l'enseignement et l'animation.

BIBLIOGRAPHIE

De la matière à penser, bibliographie de bord :

Bachelard, Gaston, 1942, **L'eau et les rêves**, 267p

Collectif, Alain Gratepois (dir), 2002, Revue 303 Hors série n°75, **La Loire**, 336p

Collectif LPO, 2007, **Les bords sauvages de la Loire et de l'Allier**, 143p

Maj, Paul, 2005, **Mythes et légendes du fleuve Loire**, 198p

Boudin Ludovic, Cordier Jordan, Moret Jacques, 2014, **Atlas de la flore remarquable du Val de Loire**, 524p

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

les êtres Loire, *Paysage à la dérive*, Openfield numéro 15, Juillet 2020

<https://www.revue-openfield.net/2020/07/01/paysage-a-la-derive/>

S'approcher du fleuve

Comprendre la relation entre les hommes et le fleuve, telle que je veux essayer de la décrire dans ce texte passe par un récit personnel. Des circonstances extérieures multiples m'ont amenée à commencer une thèse de géographie sur les paysages de fleuve, moi qui avais passé toute mon enfance à vivre des paysages sans fleuve, à l'île de la Réunion. Là-bas, toutes les grandes ravines sont des fleuves au sens géographique, mais certainement pas dans la toponymie locale, ni par rapport à l'imaginaire que l'on se fait de ces grands cours d'eau, ni encore sur les critères de longueur ou de débit qui classent ces cours d'eau mondiaux.

Par **Sophie Bonin & Véronique Popinet** 1 JUILLET 2020

Ce travail doctoral visait avant tout à réfléchir aux méthodes d'évaluation des paysages pour une meilleure prise en compte dans les politiques publiques. Mais le développer sur la Loire ajoutait un autre dépaysement, dans l'épaisseur historique cette fois, car la grande caractéristique de ce fleuve est qu'il a sédimenté énormément d'histoire géologique, et surtout humaine et culturelle. Mes premiers séjours exploratoires au bord du fleuve se sont donc faits avec une certaine attente nourrie de beaucoup d'a priori, d'images toutes faites, liées aux lectures préalables obligées de tout projet doctoral. J'étais avec un sentiment proche de celui qui nous possède lorsqu'on aborde le littoral, avec une impatience à aller voir la mer, et le premier aperçu de l'étendue marine nous fait lancer de grandes exclamations et nous absorbe dans cette vision, incapable de voir autre chose, et emporté par le désir d'aller plus près, de toucher l'eau, de se sentir proche de l'objet rêvé.

Il en a été de même du fleuve : j'avais tellement entendu parler de lui déjà, ou plutôt d'elle car c'est bien une figure féminine qui domine dans les descriptions poétiques, littéraires ou picturales les plus connues. J'avais déjà traqué son occurrence dans les guides touristiques du XIXe siècle à nos jours, j'avais aussi pris conscience que mon objet d'étude était un haut-lieu de la géographie régionale : j'avais fini sans doute confusément par considérer ce grand tracé linéaire et courbe au milieu de la carte de France avec un mélange d'appréhension et de vénération. L'approche devait donc se faire avec circonspection et prudence, c'est sans doute pour cela que mon premier terrain d'enquête choisi a été le plus en amont, vers Brives-Charensac, dans la région du Puy-en-Velay, là où la Loire a une morphologie de cours d'eau modeste, qui n'est pas celle consacrée, modélisée, par Roger Dion pour le Val de Loire, et ne se forment encore que très modestement les îles, bancs de sable, et élargissements du lit majeur qui constituent les images de référence. La douceur n'y est pas encore angevine, les levées ne se dressent pas pour corseter le fil de l'eau, François Ier et Léonard de Vinci n'ont pas foulé ces berges, pas de grand château n'impressionne le voyageur. Pourtant, curieusement, l'impatience à voir la

Loire, à s'approcher du fleuve, était tout aussi présente. Elle s'est seulement trouvée un peu douchée, non pas que la rivière soit modeste à sa première sortie des gorges de Serre de la Fare (elle ne l'est pas tant que ça et forme déjà un débit et une largeur du lit digne des plus grands cours d'eau de mon enfance), mais parce qu'elle était en travaux, comme on peut le dire d'un bâtiment, pour un chantier prévu dans le cadre du Plan Loire Grandeur Nature. Pour éviter la construction du barrage de Serre de la Fare tout en protégeant la ville des inondations, des travaux importants de dérochement étaient menés dans le lit mineur, ce qui impliquait de le détourner, d'abattre les arbres de la ripisylve, de remodeler des berges à coup de bulldozer et de tombereaux pour évacuer troncs et pierres. Autant dire que la Loire de Du Bellay ou même de Roger Dion était très loin, et pas seulement parce que je n'étais pas dans le Val de Loire central.

Mais la fascination pour un motif paysager aussi riche en représentations établies n'est pas si facile à faire disparaître : en aval et en amont, le caractère sauvage se laissait apprécier, et bien sûr, la visite aux sources du fleuve, au Mont Gerbier-de-Jonc, bien que perturbée par les annonces de « source véritable » par ci, « source authentique » par là, permettait de retrouver l'imagerie du suc bien individualisé au-dessus du plateau du Mézenc. Ainsi, étrangère à la région, mais la tête emplie de références, ce qui était modèle paysager littéraire ou pictural devient chimère à poursuivre, et faire correspondre les modèles à la réalité s'avère une activité entre jeu d'illusion ou jeu des erreurs. Je faisais la touriste, et si c'était avec plaisir, c'était aussi en m'éloignant de l'objectif de ma venue.

Ma question de thèse, assez naïve, mais qui finalement ne m'a pas quittée aujourd'hui encore, était d'évaluer les façons dont les riverains, ceux qui habitaient les bords du fleuve, pouvaient voir, observer, vivre leurs paysages, au regard de ce qui était pris en compte dans les politiques publiques, à savoir surtout ce paysage modélisé par des images figées, is-

sues de l'histoire des arts puis fixées par un consensus global, et une diffusion au fil du temps, dans tous les esprits, par le biais des anthologies, des références scolaires, des guides touristiques. Je voulais travailler sur les systèmes de représentations sociales. Dès les premiers contacts avec la Loire, j'ai donc cherché à discuter avec les promeneurs, observateurs, pêcheurs à la ligne, et j'ai commencé une enquête plus organisée, en prenant rendez-vous au domicile de personnes habitant là, depuis plus ou moins longtemps. Si le déplacement sur le terrain m'avait déjà montré d'autres paysages que ceux de mon imagination, la rencontre avec les habitants m'a ouvert un monde encore plus grand, un fleuve non pas figé dans des modèles mais bien vivant, dont la fascination est précisément liée à ce caractère vivant, au sens de dynamique mais aussi au sens d'imprévu.

J'ai découvert en écoutant les riverains une réelle communauté de perception liée au spectacle du fleuve, mais qui n'est pas fixable dans des images : ce sont des récits, des moments racontés, faits de mouvement, de fugacité, de saisons, de lumières changeantes, d'eaux qui montent et qui descendent, d'oiseaux qui passent, de vent qui change de force ou de sens. Les propos des habitants révélaient une réalité inépuisable : que les paysages ne sont pas tant des images que des expériences, dont la sédimentation certes peut produire des images et des récits exprimables, mais qui sont forcément réducteurs de la richesse de l'expérience.

« C'est impressionnant, on se dit, que la Loire, on peut la connaître, être habitué et vivre dessus, on ne la dominera jamais. Le gars qui connaît la Loire par coeur, il peut se faire pigeonner à n'importe quel moment, se noyer, c'est facile, simple comme tout. Une seconde d'inattention, c'est... Elle est dangereuse quand elle est grande, il n'y a que là qu'elle a un intérêt. Je vous garantis que c'est majestueux, c'est superbe [en crue]. Et puis elle est dangereuse quand elle est basse, pour les culs de grève, pour les sables mouvants. Et ça ça a toujours été. » (un habitant de Chouzé-sur-Loire, Indre-et-Loire)

« J'aime beaucoup les îles, et... vous savez ce qu'on appelle les îles sur la Loire ? En fait, c'est pas des îles, c'est des îles intermittentes, et ça c'est très bien. [Des grèves alors ?] Non, mais ici on dit des îles. Et vous avez donc le long de la Loire des fermes qui s'appellent l'île, y'en a tous les 10 km. Parce que momentanément elles sont complètement coupées. À tel point que je connais des gens, quand ils savent que la crue va venir, ils laissent leurs voitures à 2 km de chez eux, ils ont un bateau et après ils vont chercher leur bateau. Alors ce côté si vous voulez, montée intermittente de l'eau, ça donne quand même une vie extraordinaire. [...] Dans ces îles, y'a une végétation qui est très particulière, et il y a aussi une faune très particulière [...] Qui vit avec le fleuve et qui au moment des crues va dans les arbres. Ça c'est quand même assez extraordinaire. » (un habitant de Decize, Nièvre)

Mon parcours m'a ensuite conduit à investir des motifs paysagers plus ponctuels des bords de l'eau, les grands aménagements énergétiques. L'étude des représentations sociales des grands barrages et des centrales nucléaires, dans leur rap-

port au fleuve, a abouti à des résultats inattendus : le traumatisme des populations riveraines de ces aménagements, dans les entretiens auprès des habitants, était bien plus fort dans le cas des grands barrages. Même les jeunes générations n'ayant pas connu la situation d'avant-barrage témoignaient d'un attachement à la rivière vivante, courante, et étaient dépréciateurs du plan d'eau qui aujourd'hui baigne les pieds de leur village. Les lieux préférés se situaient sur le cours d'eau vif, en aval mais encore plus en amont du village. Ce qui est en jeu bien sûr est la mémoire d'un engloutissement, de terres cultivées, de forêts appropriées, de bords de rivière accessibles et intimes. Il s'agit d'une perte symbolique surtout, étant donné que beaucoup des usages associés à ces milieux ne peuvent plus avoir lieu : certains n'ont plus cours (lavage, moulins, alimentation), d'autres comme les pratiques de pêche ou d'agriculture, ne concernaient que peu de personnes, et sont bien éloignées des modes de vie actuels des jeunes interrogés. Mais la force du sentiment exprimé se retrouve partout dans le monde et auprès de populations sociologiquement très différentes, lors des transformations liées à ces grands barrages : c'est ce que montre les travaux d'anthropologie de la Banque Mondiale en Asie, en Afrique ou en Amérique latine (Cernea, 1998 ; Faure, 2012), mais aussi dans d'autres situations en Europe (Wateau, 2010 ; Blanc et Bonin, 2008), le fait qu'il se transmette aux générations suivantes, amène à donner beaucoup de valeur à cette perte.

Plutôt que symbolique, il serait alors plus juste de parler de perte culturelle : avec la transformation d'un cours d'eau animé en une étendue plane et calme, ce sont des caractères et des dynamiques locales qui ont été perdues, et le paysage de la vallée s'en trouve lissé au sens propre comme au sens figuré. On pourrait considérer cela comme de la nostalgie, mais lorsqu'un sentiment est exprimé par différentes générations, recueillies dans différentes situations post-barrages, il faut bien y voir quelque chose de plus profond, comme une résistance à un processus de modernisation dévorant, et un attachement aux lieux viscéral, existentiel. Une preuve à rebours est que la situation des riverains de centrale nucléaire est toute autre. L'aménagement dans ces cas-là affecte les représentations sociales du point de vue du regard extérieur, et du risque global nucléaire, mais qui n'est pas forcément mis en rapport avec la proximité à l'installation. L'aspect de la rivière n'est que peu modifié, les dynamiques hydrologiques, sédimentaires, végétales et faunistiques sont toujours sensibles et actives. Ainsi les pratiques de loisirs, de contemplation, et plus généralement le rapport au fleuve et sa place dans l'attachement des riverains à leur lieu de vie est identique à ce qui est exprimé ailleurs le long du fleuve. Il se passe un phénomène semblable à celui de la proximité avec des monuments historiques ou avec d'autres éléments remarquables – négativement ou positivement. Ils sont très présents dans les attentes des personnes qui ne font que passer, visiter, sans habiter, et ils sont reconnus et médiatisés. Mais les discours des riverains les évoquent peu, ou seulement justement par référence à ce regard extérieur. Les propos de ceux-ci sont débordés, dominés, par la présence du fleuve, de ses dynamiques, ses couleurs et sa lumière, des

mouvements de l'eau, des changements saisonniers, et c'est là que réside un attachement fondamental.

« Elle est quand même restée sauvage, avec les variations de niveau, les crues et les basses eaux. L'évolution des sables, l'évolution des profondeurs de l'eau. C'est un fleuve qui est constamment en mouvement. Pas simplement de descente d'eau, mais en mouvement de position de sable, position de berge, rapidité de courant, niveau de l'eau. C'est un fleuve qui, enfin à côté d'un fleuve domestiqué, c'est le jour et la nuit. » (un habitant de Chouzé-sur-Loire, Indre-et-Loire)

« La Loire, c'est quand même, ce qui est beau aussi dans la Loire, cet espèce de... l'imprévu. D'une saison à l'autre, on ne sait jamais trop quel visage elle a. » (un habitant de St-Florent-le-Vieil, Maine-et-Loire)

« Le fait qu'elle change tout le temps de paysage aussi. C'est-à-dire que tout à coup elle monte en deux jours, d'une manière impressionnante, y'a plus de plage, y'a plus rien. Et puis deux jours après on voit de nouveau la plage. Y'a des couleurs qui changent tous les jours. La faune aussi, on voit des hérons, on voit des nuées d'oiseaux, différents aussi. C'est toujours changé. » (une habitante de St-Florent-le-Vieil, Maine-et-Loire)

Rétrospectivement, ayant ensuite travaillé sur d'autres milieux, d'autres espaces, il faut considérer cet attachement au fleuve vivant et habité comme tout à fait singulier. Les paysages agricoles, montagnards, forestiers, suscitent aussi des préférences, des attrait fondamentaux, existentiels, pour ceux qui y habitent, mais on ne retrouve pas une fascination aussi focalisée, aussi passionnée. Ce sont les raisons de cette singularité que j'ai donc choisi d'explorer, qui puisent dans l'histoire de la figure du fleuve, mais aussi dans sa reconnaissance comme bien commun paysager.

> retrouvez l'intégralité de l'article *Loire Vivante* dans l'ouvrage *Portrait de Loire, récit d'un bord de fleuve*, aux éditions Libel



L'AUTEUR

Sophie Bonin & Véronique Popinet

Sophie Bonin est maître de conférences à l'École Nationale Supérieure de Paysage de Versailles, agronome et géographe. Son axe principal de recherche est la saisie des relations entre les paysages vécus, quotidiens, les modèles paysagers institutionnalisés et les politiques publiques. Ses terrains d'étude sont variés : relation au fleuve, aux grands aménagements, et plus récemment le périurbain avec la question des territoires agriurbains.

Véronique Popinet est auteur photographe, elle vit et travaille dans la

Loire.

www.veroniquepopinet.com. Son travail "Portraits de Loire", exposition photographique et sonore, paysages habités et portraits de riverains sur la question du lien au fleuve, réalisé avec Thierry Moulat est visible sur le site <http://portraitsdeloire.fr/>

Cet article est un extrait de l'ouvrage **Portrait de Loire, récit d'un bord de fleuve**, aux éditions Libel

BIBLIOGRAPHIE

Les citations d'habitants sont des extraits inédits de retranscription d'entretiens effectués par Sophie Bonin pour sa thèse de géographie, **Paroles d'habitants, discours sur les paysages : l'évaluation des paysages du fleuve Loire** (soutenue à l'université Paris 1 en 2002).

BLANC Nathalie, BONIN Sophie (dir.), 2008. **Grands barrages et habitants. Les effets sociaux du développement**, Editions de la Maison des sciences de l'homme et Éditions Quae.

BONIN Sophie, 2001. « Paysages et représentations dans les guides touristiques. La Loire dans la collection des Guides-Joanne, Guides Bleus (1856 à nos jours) », **L'Espace géographique**, 2001/2 (tome 30), p. 111-126.

CERNEA, Michael (dir.). 1998, **La dimension humaine dans les projets de développement – Les variables sociologiques et culturelles**, Karthala.

FAURE Armelle (texte), MAISONABLE Adélaïde (photos), 2012. **Bort-les-Orgues, les mots sous le lac. Récits et témoignages d'avant le barrage**. Ed. Privat.

WATEAU Fabienne, 2010. « Contester un barrage : anthropologie d'un processus de gestion sociale à Alqueva (Portugal) », dans Graciela Schneier-Madanes (dir.). **L'eau mondialisée : la gouvernance en question**, Editions La Découverte, pp.271-284.

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

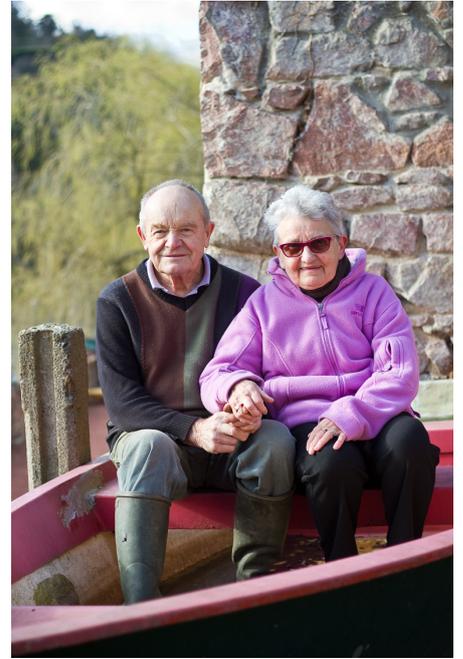
Sophie Bonin & Véronique Popinet, *S'approcher du fleuve*, Openfield numéro 15, Juillet 2020

<https://www.revue-openfield.net/2020/07/01/approcher-du-fleuve/>









Joël Herbach

Joël Herbach est président de l'Association Allier Sauvage, anciennement directeur de l'urbanisme à Vichy. Guillaume Portero l'a rencontré pour revenir avec lui sur son parcours, sa carrière, sur l'activité de l'association et ce qu'elle défend, et pour parler de la rivière Allier, chère à son territoire.

Écouter l'entretien intégral de Guillaume Portero avec Joël Herbach. Durée 27

Par Guillaume Portero 1 JUILLET 2020

[Écouter le son](#)

Pouvez-vous dans un premier temps vous présenter, revenir en quelques mots sur votre parcours ? Comment en êtes-vous arrivé à vous intéresser à la rivière et cette association.

JH: C'est très simple. Je suis né sur l'Allier. Je suis Moulinois et j'ai passé mon enfance sur les bords de l'Allier, j'y ai appris à nager, manger, pêcher... Quand j'ai eu 18 ans, dans les années 70, la rivière Allier s'est trouvée extrêmement polluée par la conséquence croisée des pollutions urbaines et de la montée en puissance des pollutions agricoles. Et l'eau s'est donc trouvée eutrophisée, toute verte avec des algues. On nous a interdit de nous baigner. On nous a interdit de pêcher. Quand j'ai quitté Moulins pour faire mes études, je suis parti avec cette image de l'Allier sinistré. J'ai ensuite fait des études d'ingénieur et d'architecture et je me suis mis à travailler ensuite pour les collectivités. J'ai commencé pour une ville de l'île de la Réunion à gérer l'aménagement du territoire. J'ai travaillé pour la ville de Toulouse en architecture solaire passive. Et puis ensuite, j'ai travaillé comme directeur technique de Sallanches, en Haute-Savoie. Et puis, pendant 30 ans, comme directeur de l'urbanisme de Vichy, un poste que je viens de quitter il y a un an seulement. J'ai retrouvé à ce moment l'Allier avec un œil extrêmement différent, qui n'était plus celui du gamin qui nageait dedans, mais celui d'un professionnel qui en avait vu d'autres et qui, en plus, s'inscrivait dans une époque où la reconquête des rivières était une évidence, mais pas tellement à Vichy à cette époque. Pour les élus de l'agglomération de Vichy, la rivière, n'était qu'une source d'ennuis : c'était des zones inondables et c'était « pourquoi l'État empêche les carriers d'extraire des granulats dans la rivière ». Il a fallu beaucoup travailler, beaucoup emmener les élus, y compris sur la rivière. Je me souviens être descendu en canoë avec eux pour leur montrer la beauté, la richesse, le potentiel, leur faire comprendre que nous buvions l'eau de la rivière. Et ça a permis de changer. L'Allier est peu à peu devenu dans le discours de l'agglomération de Vichy la colonne vertébrale du projet d'agglomération auquel on a même ajouté son affluent principal, le Sichon. Et quand on regarde aujourd'hui tous les projets qui sont en cours ou qui sont dans les cartons, il y en a une

bonne partie qui tourne autour de la mise en valeur de ces rivières, à la fois en termes de renaturation et à la fois en termes de valorisation urbaine.



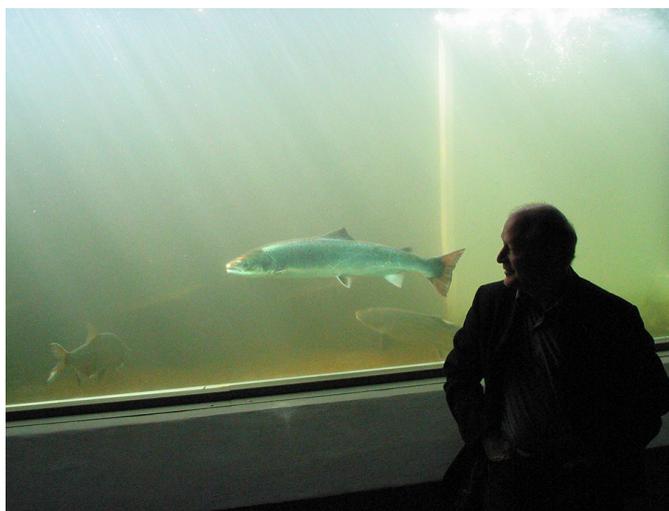
La rivière en été. ©Joël Herbach

On a donc peu à peu orienté le débat vers une approche bassins versants à large échelle et permis de changer la perception et les représentations de l'Allier ?

JH: Tout à fait. Y compris en réalisant en priorité des aménagements en milieu urbain. Le barrage de Vichy a été l'un des premiers problèmes auquel on s'est attaqué. L'Allier est la dernière grande rivière sauvage dans laquelle les saumons atlantiques remontent. Espèce protégée, c'est le plus grand saumon du monde. Il fait chaque année 6000 km, dont 900km en rivière, pour venir se reproduire sur le Haut-Allier, puis 6000 dans l'autre sens. C'était un enjeu important. Il est extrêmement menacé et notamment par le barrage de Vichy qui n'était pas satisfaisant en termes de transport.

Le barrage de Vichy, un barrage à aiguilles du temps de Napoléon III, est devenu en 1960 avec une extension du plan d'eau un pont-barrage avec des vannes qui se lèvent et une dénivellation de plus de 5 mètres. Les passes à poissons faites à l'époque n'étaient pas très confortables et elles

étaient devenues relativement inaccessibles à cause de l'enfoncement de la rivière dû à l'extraction des granulats. Cet enfoncement du lit au pied du barrage avait généré un mètre cinquante de plus à franchir pour les saumons. Et les entrées des passes étaient un mètre cinquante trop haut. Tout le monde était content de venir voir chaque année les saumons essayer de sauter le barrage, sans comprendre qu'ils s'abîmaient sur le béton. C'était une catastrophe et c'est un des premiers projets dont je me suis occupé à la demande du maire Claude Malhuret. Nous avons réussi, après des discussions avec tous les spécialistes et une recherche de financements, à réaliser en 1995 de nouvelles passes à poissons avec un observatoire scientifique des poissons migrateurs qui permet de les observer et de les compter, et une partie ouverte au public pour que les gens puissent venir voir les poissons qui passent (et pas seulement les saumons).



Joël Herbach devant un saumon à l'observatoire des poissons migrateurs de Vichy

Cela m'amène à vous poser la question du statut écologique de la rivière Allier qui est censé s'améliorer, avec notamment le projet de renaturation des berges le long du plan d'eau dont la première partie a été livrée en 2014 et la seconde, rive gauche, qui vient d'être livrée en 2019.

JH : Cela m'a toujours posé question, quand j'avais des réunions avec des associations environnementales, cette double casquette de directeur d'urbanisme et de président d'une association qui s'appelle Allier Sauvage. On me regardait d'un drôle d'air avec mon barrage à Vichy. J'ai toujours commencé mes réunions en demandant : « *Est-ce que quelqu'un veut qu'on parle de l'effacement du barrage de Vichy ?* » Et comme personne ne disait un mot, je disais « *bon, on va considérer qu'il est là encore pour 25 ou 30 ans, mais on va essayer de faire mieux* ». D'où les passes à poissons, la renaturation des berges, un programme de recherche qui a permis d'améliorer la gestion de l'ouvrage... Qui a permis aussi de constater que ces impacts réels sont moins importants que ce qu'on pouvait craindre. Ce n'est, en fait, pas un vrai barrage, puisqu'il s'efface et qu'il n'est pas très haut, et il a donc un impact sur la rivière sur une zone très courte. Il n'y a qu'en termes de franchissement par les espèces qu'il pose un réel problème.

Pouvez-vous nous parler ensuite de votre engagement dans l'association Allier sauvage ?

JH : Mes convictions en tant que directeur de l'urbanisme de Vichy et mon rôle de président de l'association Allier sauvage ont toujours été concordantes et complémentaires. Je crois qu'il est tout aussi important de mettre en valeur la rivière dans la ville, en sachant bien qu'en termes de vie naturelle cela ne sera pas l'idéal, parce que l'on ne peut pas laisser recréer une dynamique fluviale naturelle avec une rivière qui viendrait ainsi grignoter le golf, l'hippodrome... On est bien obligé de stabiliser les berges. Les interventions environnementales ont donc leurs limites au cœur de la ville. Mais par contre, ce qui est extrêmement important, c'est de ramener des populations au bord de l'eau. Faire regarder l'eau, c'est gagnant pour le reste de la rivière si on veut la protéger. De plus, il vaut mieux focaliser la fréquentation de la rivière en milieu urbain que de l'étendre un peu partout et standardiser ainsi le milieu.

C'est un peu ce qui se passe sur le Puy-de-Dôme, on essaie d'aménager un espace restreint pour préserver les grands sites à une échelle beaucoup plus large ?

JH : En effet, c'est l'éternel problème de la gestion des milieux naturels en lien avec la fréquentation. Quand je suis revenu à Vichy et que j'ai redécouvert l'Allier, j'ai vu de bonnes et de mauvaises choses. La dépollution de la rivière était en cours. Les efforts successifs des nouvelles stations d'épuration avaient porté leurs fruits et l'eau était redevenue d'une qualité suffisante, au point que l'on a pu rouvrir la baignade à Vichy. On a pu constater par contre que des pressions continuaient de s'exercer comme, notamment la destruction des prairies du bocage au profit de l'agriculture intensive et du maïs irrigué. Mais également un début de montée en puissance d'une fréquentation de sports et de loisirs qui dégrade petit à petit le milieu naturel. C'est en prenant conscience de tout ça qu'avec quelques personnes nous avons créé l'association Allier Sauvage en 2006. Ce qui nous intéresse ce sont les rapports de l'homme avec la rivière, ce que personne n'étudie en général. On étudie les oiseaux, les paysages, mais peu les rapports de l'homme à la rivière. Nous prêchons, nous, pour un Allier vivant, basé sur la préservation de ces valeurs naturelles le plus possible, mais où l'homme ait une place. Une place qui soit celle de visiteur et non pas de propriétaire. Une place de contemplatif. Avec une priorité en plus à la vie locale parce qu'on estime que si on veut protéger une rivière, il faut absolument que les populations riveraines en soient convaincues. Donc, il faut que ces habitants aiment leur rivière, il faut qu'ils sachent qu'ils peuvent s'y baigner, qu'ils sachent qu'ils boivent son eau.



Le Big Jump 2007 et la réouverture de la plage à Vichy ©Yves Le Chapelin

Il y a des points remarquables comme le village d'Apremont au bord de la rivière, qui ont une attractivité touristique forte. Comment peut-on gérer des endroits comme cela, avec cette question du tourisme ?

JH : Le problème c'est justement la montée en puissance d'un tourisme de consommation. Tant que l'on est sur un tourisme de proximité ou sur un tourisme de visite basé sur l'excellence, on n'a pas trop de problèmes. Dès lors qu'on installe des activités commerciales qui, elles, ont besoin de faire de la masse pour faire du chiffre, les ennuis commencent. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles nous nous sommes intéressés assez tôt à l'activité canoë-kayak à cause de son potentiel de développement. On connaît les catastrophes subies par d'autres rivières. Et chez nous, la catastrophe est en passe de se produire puisque l'été dernier une société basée en Ardèche a essayé de racheter un des deux loueurs artisanaux installés sur la partie extrême aval de la rivière. Si elle avait réussi, elle se serait installée avec déjà 500 canoës et trois autocars. Et là, l'impact sur la qualité du milieu serait désastreux, sur l'avifaune notamment avec les oiseaux migrateurs qui viennent nicher et se reproduire sur les bancs de sable et les îles. On serait passé d'un milieu naturel visité et contemplé à un milieu ludique, à un parc d'attractions.

Cela m'amène à parler de la Via Allier. Ce projet s'inspire de ce qui se fait sur la Loire avec la création d'une piste cyclable depuis la source de l'Allier jusqu'à son embouchure vers Nevers. Comment est-ce que l'association se positionne par rapport à ça ?

JH : Bizarrement, nous faisons partie des gens qui ont été à l'origine de ce projet. Notre idée (qu'on avait appelé « la route de l'Allier ») n'était pas du tout de rechercher une infrastructure en site propre le long de la rivière, mais de mettre en synergie différents modes d'itinérance, avec des moments où on est loin de la rivière et d'autres moins. C'était un concept de réseau. Mais cette idée est devenue, fin des années 2000, un projet régional confié à un bureau d'étude routier avec pour objectif de trouver un itinéraire le plus près possible de l'eau. Nous nous sommes alors opposés à ce projet, parce que cela revenait à ouvrir beaucoup trop le milieu. Ce qui en fait la richesse aujourd'hui, c'est justement qu'il n'est pas accessible sur certaines parties. De plus la capacité

de morpho-dynamique de la rivière, c'est-à-dire sa propre capacité à grignoter ses berges et à changer son lit de place de temps en temps, la notion d'espace de liberté de la rivière est incompatible avec une infrastructure qui serait trop proche.

De plus, imaginer cela en s'inspirant de la vallée de la Loire est un mythe parce il y a deux choses très différentes avec la Loire. Il y a, sur la Loire, des digues et des chemins de halage existants et il y a les châteaux de la Loire avec des villes offrant une grande capacité d'hébergement, un vrai potentiel touristique. Ce n'est absolument pas le cas de notre territoire et cela n'a aucun sens de projeter la même chose.

En revanche, le projet Via Allier trouve tout son intérêt en milieu urbain, à Vichy par exemple, ou sur le territoire du Grand Clermont. Cela a un sens en milieu urbain parce qu'on y a des moyens de gestion, parce qu'il y a une fréquentation objective avec la vie locale, des trajets domicile-travail, la présence de touristes... Ailleurs cela n'a aucun intérêt. Il vaut mieux faire des pistes cyclables intelligentes, quitte à avoir par endroits des chemins de promenade à pied au bord de la rivière. L'important est d'optimiser les situations par rapport à cette idée d'itinérance. Tout le monde travaille en ce moment sur ces questions et la position de notre association est de dire qu'il ne faut pas chercher à faire la même chose partout, tout en recherchant une continuité de l'itinéraire. Quand il y a, par exemple, une zone naturelle très préservée sur une des rives, il vaut mieux passer en face, quitte à installer une webcam pour permettre d'observer un nid de balbuzards pêcheurs, par exemple. Car si on passe au pied de l'arbre où ils se trouvent, ceux-ci risquent de partir ou de rater leur reproduction. C'est cette logique de contemplation de la rivière qui est intéressante.



Promenade des berges à Vichy. © Laurence Plancke

Est-ce que toute cette démarche est compatible avec le réseau Natura 2000 dont l'Allier fait partie ?

JH : C'est compatible dès lors que l'on prend les précautions nécessaires et que l'on ne fait pas n'importe quoi. Le grand drame des institutions pour lequel j'ai beaucoup travaillé, c'est de développer des modèles standards et d'aboutir à une certaine banalisation. Il y a là de belles idées égalitaristes, mais surtout une paresse intellectuelle. La question se pose par exemple sur la nature des sols d'une voie verte. Il est évident qu'en milieu urbain, où il y a beaucoup de fréquenta-

tions, on est sans doute obligé de passer par des bétons désactivés à certains endroits. Mais il est tout aussi évident que dès qu'on s'éloigne il faut des sols perméables, des largeurs moins grandes. C'est une évidence sauf que n'importe quel service des routes à qui on confie le projet va nous dire qu'il faut trois ou quatre mètres de large partout, avec le même profil. C'est complètement absurde dans un milieu naturel.

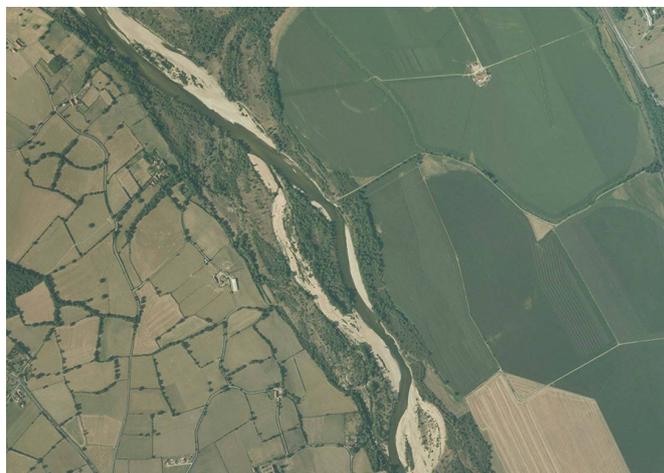
Tu avais commencé à évoquer le problème, tout à l'heure, du modèle agricole. Est-ce que tu peux nous parler un peu plus de ce rapport que vous entretenez justement avec le modèle agricole ? Que défendez-vous ?

JH : Ce qu'on défend là encore, c'est de ne pas faire partout la même chose. Il y a notamment deux sections qui nous intéressent. La première est la section, dite métropolitaine au pied de Clermont-Ferrand, la plaine de Limagne, dont la vocation est clairement céréalière depuis longtemps ; et il y a là un acteur très fort de l'agro-industrie, la coopérative Limagrain, auprès de laquelle nous souhaitons nous poser en partenaires. Certains nous disent que nous discutons avec le diable, mais pour eux, le diable, c'est nous : donc nous discutons entre diables ! Le but, c'est d'améliorer les choses et le gros avantage d'un groupe comme Limagrain, c'est que le jour où l'on parvient à faire bouger le curseur d'une certaine pratique dans le bon sens, c'est 1200 agriculteurs qui changent d'un coup. De plus, ce sont des gens qui travaillent sur le long terme et qui savent très bien qu'à un moment, il faudra qu'ils changent de pratique. C'est beaucoup plus compliqué avec les Chambres d'agriculture, qui sont en général sous pression de la FNSEA, de la Politique Agricole Commune, pilotée elle-même par les grands céréaliers, les chimistes, les industriels de l'agroalimentaire, etc.

La deuxième section de la rivière que nous avons identifiée comme prioritaire est la partie nord de l'Allier, qui est encore assez préservée et que nous essayons de sauvegarder. Pour la partie de la rivière située entre ces deux sections, on ne s'y attaque pas pour le moment, parce la culture intensive du maïs irrigué y a pris toute la place, avec le remembrement, la disparition des haies et des arbres, le retournement des prairies, le déversement d'intrants, le pompage de l'eau de la rivière et de sa nappe alluviale, etc. Ce qui a d'ailleurs posé un énorme problème cet été 2019 avec une période de sécheresse montrant bien que les problèmes commencent à arriver. Mais pour le moment nous n'y allons pas parce que c'est trop compliqué et qu'il y a des gens trop puissants. Il y a en plus un contrat dans cette partie-là entre une réserve naturelle gérée par les associations environnementales (LPO et Conservatoire des Espaces Naturels) et les parties purement en maïs. Le problème est que dans la réserve tout se passe bien par définition, mais qu'à côté on laisse faire n'importe quoi. C'est le piège des réserves.

Nous nous concentrons donc actuellement sur la partie nord où Allier Sauvage a formé un collectif de sept associations, dont trois associations d'agriculteurs (agriculteurs bio, agriculture durable, etc). Nous réfléchissons à animer une concertation avec l'ensemble des acteurs publics et économiques

pour bâtir une stratégie de préservation durable de ce val d'Allier Nord. Et nous avons récemment attaqué une décision de la préfecture de la Nièvre qui a autorisé à nouveau le retournement de 55 hectares de prairies, pourtant classées « permanentes sensibles » au titre de la PAC et qui sont sur trois zones Natura 2000. Nous venons par deux fois d'obtenir la suspension de l'autorisation et l'affaire continue en appel. On voit bien qu'il y a des pressions derrière, mais nous ne lâcherons pas et je pense, j'espère, qu'on gagnera...



Bocage traditionnel en rive gauche et culture de maïs irrigué en rive droite.

Cette question de la mise en réseau des acteurs autour de la défense du territoire, autour de quelque chose de central qui est la rivière et qui devient la base de réflexion à très large échelle, est-ce que ce n'est la base pour quelque chose de plus grand, un syndicat de type PNR ?

JH : Bien sûr, il y a déjà eu un projet de parc national naturel de zone humide lancé par le ministère de l'écologie, mais celui-ci a été sabordé sous la pression des chambres d'agriculture. Il est intéressant de souligner que sur ce val d'Allier Nord, si on trouve une quinzaine d'associations très actives, c'est justement parce que l'Allier y est encore bien vivant et que les gens vivent avec leur rivière. Ce contexte associatif, on ne le retrouve plus ailleurs sur l'Allier, en dehors des associations institutionnelles comme les conservatoires d'espaces naturels. Sur la partie Nord du val d'Allier, ce sont de vraies associations militantes qui travaillent soit sur la batellerie, soit sur les traditions, soit sur l'agriculture, sur le vignoble, etc. C'est donc une grande chance que cette partie de la rivière soit préservée, y compris au niveau des valeurs humaines. Et c'est ça aussi qu'il nous intéresse particulièrement de protéger. En espérant que si on arrive à sauver ce val d'Allier Nord, on pourra ensuite, en faisant tache d'huile reconquérir peut-être certaines parties de l'Allier qui, pour le moment, sont très sinistrées avec l'agriculture intensive, l'extraction de granulats et le désintérêt des populations. Notre volonté est d'insuffler une nouvelle culture Allier. Cette valeur qui a été perdue pour certaines populations est en train de revenir et il faut absolument qu'on arrive à la conserver et la valoriser de façon intelligente.



La partie sauvage du nord de l'Allier. © Joël Herbach

Dans un avenir proche, quel va être l'actualité de l'association ?

JH : Nous réfléchissons avec le pôle métropolitain Clermont-Vichy à travailler sur la question des fréquentations. Nous avons mis au point des méthodes d'évaluation de la fréquentation et de la pression exercée via une observation notamment les traces laissées en fin de saison et via une méthode spécifique sur les canoés qui consiste à utiliser des appareils photo à prises de vue automatiques toutes les deux minutes, avec reconnaissance de formes pour la sélection des vues à analyser. Ce qui permet de connaître le nombre de bateaux, le nombre de pratiquants, et plusieurs détails, tels que leur aptitude à naviguer. Cela alimente ainsi un projet pour lequel nous militons depuis longtemps : la mise en place d'un Observatoire de l'Allier qui rassemblerait tous les types de données sur l'eau, sur les sols, sur la biodiversité, sur la fréquentation, de manière à avoir un outil de gestion plus efficace que ce dont on dispose actuellement. Nous avons la chance d'avoir à l'Université Clermont Auvergne le Méso-Centre qui travaille actuellement sur un cloud environnemental et qui serait prêt à héberger la banque de données de cet observatoire de l'Allier. Le projet a été élaboré dans le cadre du Pôle métropolitain. Nous en connaissons le modèle, tous les acteurs sont d'accord sur le principe. Il faut passer maintenant à l'acte politique de le créer. Cela rejoint la question sur l'idée d'organiser une gouvernance de la rivière qui n'existe pas pour le moment. Il y a bien un SAGE Allier Aval, mais qui est limité dans sa portée et nous pensons qu'il faudrait aller plus loin. Peut-être créer un établissement public spécifique de gestion de l'Allier, au sein duquel l'Observatoire de l'Allier serait un outil de gestion et de communication.



L'AUTEUR

Guillaume Portero

Guillaume Portero est ingénieur paysagiste diplômé de l'Institut National d'Horticulture et de Paysage d'Angers et s'est spécialisé en foresterie urbaine à l'École Nationale du Génie Rural, des Eaux et des Forêts de Nancy ainsi qu'à l'Université de Copenhague. Il a travaillé au sein du bureau d'étude et cabinet d'expertise Arbres Paysages Environnement (APE) et est aujourd'hui directeur adjoint des Espaces Verts de la Ville de Vichy.

BIBLIOGRAPHIE

[Portrait de Joël Herbach par Pablo Aiquel](#)

www.alliersauvage.org

[Le projet Allier Sauvage pour le val d'Allier Nord](#)

[L'appel à financement participatif pour soutenir la préservation du val d'Allier Nord](#)

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Guillaume Portero, *Joël Herbach*, Openfield numéro 15, Juillet 2020

<https://www.revue-openfield.net/2020/07/01/joel-herbach/>

Un jardin méditerranéen économe en eau

« Imaginer le jardin urbain méditerranéen de demain », voilà le thème de l'édition 2018 du concours national étudiant « Botany For Change », organisé par Klorane Botanical Foundation.

Par Nicolas Delporte 1 JUILLET 2020

Pour moi c'est évident, le jardin de demain doit faire face aux changements climatiques, d'autant plus en méditerranée, où le climat est très rude, avec des périodes de sécheresse qui s'allongent de plus en plus au fil des années, jusqu'à 7 mois d'affilée sans une pluie efficace en région marseillaise en 2017. L'eau se fait donc rare. Et pourtant aujourd'hui, un trop grand nombre de jardins sont dépendants d'un arrosage systématique et souvent automatisé par du goutte-à-goutte. Sera-t-il demain toujours possible de concevoir ce type de jardin ?

Ou alors sommes-nous résignés à voir disparaître les jardins en régions méditerranéennes ?

Je ne peux pas me faire à cette idée, c'est pourquoi le jardin de demain sera économe en eau !

Le concours « *Botany For Change* » a ainsi été une formidable opportunité pour que j'expérimente ce principe. À l'époque, j'étais étudiant en dernière année à l'École Nationale Supérieure de Paysage (ENSP) de Marseille. Malgré un programme déjà bien chargé, je décide de me lancer, car je sens qu'il y a un vrai enjeu. Je participe donc au concours avec une autre étudiante de l'ENSP : Mathilde Clément. Quelques semaines après avoir déposé notre dossier, le verdict tombe : nous sommes lauréats du concours. L'idée a su séduire le jury, nous devons maintenant la concrétiser sur le terrain. 200 m² sont ainsi mis à notre disposition au sein d'un lieu emblématique de la ville de Marseille : le Parc balnéaire du Prado. Cet espace public non clôturé attire chaque année plus de 3 millions de visiteurs. Le jardin sera donc une réelle vitrine pour mettre en scène nos idées.



Site d'implantation du futur jardin lauréat, Parc Balnéaire du Prado, mars 2018, ©Nicolas

Delporte

Le Jardin des Nymphes, comme nous l'avons appelé, repose sur deux grands principes.

C'est d'abord un jardin économe en eau. Aucun arrosage automatique n'est installé. Seul un arrosage manuel durant les deux premières années de mai à octobre est prescrit. Ensuite, il sera autonome en eau.

Et puis c'est un jardin qui montre l'incroyable diversité des plantes méditerranéennes. C'est pourquoi nous plantons des végétaux originaires du biome méditerranéen, c'est-à-dire des régions du monde soumises au climat méditerranéen : Californie, Australie, Afrique du Sud, Chili et Bassin méditerranéen. Peu importe leur origine, tant qu'ils sont naturellement adaptés au climat et qu'ils sont produits localement. La palette méditerranéenne est ainsi bien plus diversifiée que les traditionnelles lavandes et romarins que les jardineriers classiques veulent bien nous vendre. Nous testons ainsi quelques espèces peu connues et pourtant bien adaptées en théorie : *Sarcopoterium spinosum*, *Salvia leucophylla* 'Figueroa', *Coleonema album*, *Lithodora hispidula*, et bien d'autres...

Nous voulons prouver qu'il est possible d'avoir un beau jardin toute l'année en méditerranée, même en étant économe en eau. Pour cela, nous nous inspirons de la nature. Mais pour être économe en eau, il est cependant nécessaire de respecter plusieurs règles durant les trois grandes étapes d'un projet de jardin : la conception, la réalisation, et la gestion.

Tout d'abord, lors de la conception, nous définissons notre palette végétale par rapport aux contraintes du site et de la demande de la maîtrise d'ouvrage. Dans notre cas, nous devons choisir des végétaux adaptés au climat méditerranéen et aux embruns, ainsi qu'à la dégradation potentielle du public. C'est pourquoi nous privilégions des plantes qui poussent dans les milieux naturels des régions littorales du biome méditerranéen, à l'image de la santoline, du phlomis ou encore du dorycnium. De plus, pour faire face aux potentielles dégradations, nous favorisons le choix de végétaux qui peuvent repousser de la souche comme l'asphodèle, qui résistent au piétinement tel le lippia, ou alors qui disposent d'un feuillage épineux défensif comme le sarcopoterium.

Pour faire ce travail de sélection, nous nous appuyons sur les

pépinières de la région, spécialisées en plantes méditerranéennes. Nous nous rendons donc chez plusieurs producteurs : la pépinière Filippi, Bulb'Argence, ou encore l'Armalette, afin d'échanger, puis choisir avec eux nos plantes. Les pépiniéristes sont formels, si l'on veut un jardin économe en eau, en plus de planter des végétaux adaptés au climat, il faut prendre des petits sujets. Or, on demande souvent aux paysagistes de produire un jardin qui soit « beau tout de suite », nécessitant des grands sujets. D'autant plus que dans notre cas, le jardin sera inauguré officiellement devant des élus, le jury et le grand public lors d'une cérémonie de remise de prix. Nous sentons une certaine inquiétude de la part de la maîtrise d'ouvrage vis-à-vis de notre choix de planter de petits sujets. Elle redoute, j'imagine, que le grand public soit déçu par l'inauguration du jardin.

Bien conscients de l'importance de cet événement comme outil de communication à double tranchant, nous voulons justement en profiter pour transmettre les règles nécessaires afin d'obtenir un jardin économe en eau.

Pour convaincre, nous décidons de mettre en scène un savoir-faire ancestral : l'arrosage manuel à la cuvette. Nous faisons alors référence à l'imaginaire lunaire des paysages viticoles de l'île de Lanzarote, en soulignant chaque cuvette en demi-lune par du gravier blanc.

Malgré des plantes de petite taille, nous en sommes convaincus, le Jardin des Nymphes ne laissera pas indifférent.



Plantations en cuvette de vignes sur l'île de Lanzarote, ©V.Vinz

Une fois la conception terminée, il faut passer à la réalisation. Nous devons mettre en œuvre le jardin par nos propres moyens. Néanmoins, nous décidons de nous entourer des futurs gestionnaires du Jardin des Nymphes, à savoir : les jardiniers du Service Espace Vert (SEV) de Marseille. C'est pour nous un moyen primordial de tisser un lien entre concepteur et gestionnaire. Nous voulons tenter d'effacer la distance qui peut séparer le paysagiste du jardinier, et inversement. Nous sommes persuadés que nous avons beaucoup à apprendre les uns des autres, et que cette implication mutuelle ne pourra qu'être bénéfique au jardin.

D'autre part, pour obtenir un jardin méditerranéen économe en eau, il est indispensable d'avoir un sol adapté aux végétaux que nous implantons. Les plantes méditerranéennes poussent naturellement dans des sols pauvres, secs et bien

drainés. À la vue du sol en place déjà artificialisé, il nous faut bien le décompacter, puis le drainer en y incorporant des cailloux. On entend souvent dire qu'il est nécessaire d'enrichir son sol en matière organique lors de la plantation. Dans notre cas, il a plutôt fallu l'appauvrir, au risque que nos plantes ne s'adaptent pas correctement pour faire face au climat.

Après un travail du sol consciencieux, nous plantons chaque végétal dans une cuvette d'arrosage, d'habitude réservée uniquement aux arbres. Cette cuvette est essentielle pour conduire l'eau en profondeur, là où les racines vont aller se développer et ainsi pouvoir résister à la sécheresse. Alors certes, cette pratique prend du temps, mais si cela permet au jardin de devenir économe en eau, n'en vaut-elle pas la peine ?



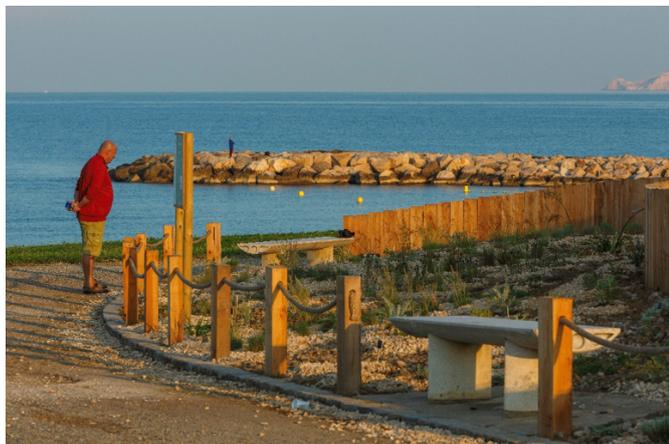
Plantations en cuvette, Mai 2018 ©Arnaud Späni



L'arrosage à la cuvette, un procédé indispensable pour le développement d'un système racinaire profond, ©Mathilde Clément, redessiné d'après un dessin d'Olivier Filippi



Juste après la plantation, mai 2018 © Nicolas Delporte



Après l'inauguration, Mai 2018 ©Arnaud Späni

La réalisation s'est bien passée, l'inauguration également. Le jury et la maîtrise d'ouvrage sont finalement rassurés par le public, qui semble à l'écoute de notre message.

Le jardin est maintenant « livré », il peut alors commencer à se développer, désormais guidé par les jardiniers du SEV de Marseille.

Nous aurions pu nous arrêter à cette étape, ce qui est courant dans la profession. Toutefois, en tant que jeune paysagiste concepteur, j'ai personnellement souhaité poursuivre le projet du Jardin des Nymphes. Puisque comme énoncé précédemment, un projet de jardin se déroule pour moi en trois étapes : la conception, la réalisation, et la gestion. J'ai ainsi proposé un suivi du jardin en collaboration avec Klorane Botanical Foundation et le Service des Espaces Verts de Marseille.

Le Jardin des Nymphes est alors devenu un support d'ateliers pédagogiques, servant à accompagner les jardiniers dans l'évolution du jardin, tout en leur prodiguant une formation continue sur la gestion d'un jardin méditerranéen économe en eau.

Mon rôle initial de paysagiste concepteur a évolué, puisqu'il s'est hybridé avec celui de jardinier et de formateur. Une hybridation qui a mes yeux semble pertinente pour saisir et transmettre la complexité du vivant, l'une des matières premières pour un paysagiste.

Au cours de ces 2 ans, 5 ateliers ont eu lieu. Ils ont permis d'accompagner le jardin et les jardiniers dans leur évolution. En fonction de celle-ci, il a fallu faire des choix et orienter les gestionnaires vers certaines pratiques parfois inhabituelles, afin de maintenir l'idée forte de départ d'un jardin économe en eau. Par exemple, les arbustes ne sont pas taillés après la floraison, puisque nous souhaitons favoriser les semis spontanés des végétaux que nous avons plantés. Grâce à cette pratique, nous n'avons pas besoin de racheter de plantes pour combler les mortalités. Le jardin est donc aussi une sorte de pépinière de pleine terre, où le travail du gestionnaire n'est pas de semer ou replanter, mais plutôt d'accompagner les dynamiques naturelles, grâce à un travail de sélection.

Aujourd'hui, à peine deux ans après l'inauguration en mai 2018, le Jardin des Nymphes a fortement évolué, les plantes ont décuplé de volume. Le taux de reprise est également très

bon. De nombreuses plantes comme la lavande dentée, l'euphorbe arborescente et le tulbaghia se sont déjà ressemées, et assurent ainsi la pérennité du jardin. Il nécessite donc peu d'entretien grâce à un recouvrement total du sol par les végétaux ou une épaisse couche de paillage minéral. Quant à l'eau, les plantes n'ont été arrosées à la main que deux fois par mois pendant six mois, de mai à octobre pendant deux ans. Les cuvettes d'arrosage étant pour cela indispensables mais fragiles il a fallu les refaçonner deux fois, à chaque début de saison d'arrosage. Le système racinaire étant désormais suffisamment développé, le jardin est maintenant prêt à être autonome en eau, en se satisfaisant des pluies naturelles. Il n'est donc aujourd'hui plus nécessaire de reformer les cuvettes, qui disparaissent naturellement avec l'érosion.

Le Jardin des Nymphes fait figure de jardin expérimental pour des plantations économes en eau dans l'espace public méditerranéen. C'est pourquoi une publication retraçant le projet dans sa globalité est en cours de réalisation. Avec ses 200 m², il présente aujourd'hui une adaptabilité fragile à des échelles plus vastes, qu'il serait probablement pertinent d'approfondir. En effet, arroser à la main de grandes surfaces de plantation peut faire peur. Néanmoins, le processus de projet et la démarche entreprise peuvent j'en suis sûr, alimenter les questionnements de futurs projets, qu'ils soient publics ou privés, souhaitant s'orienter vers des plantations économes en eau.





Images du jardin des Nymphes, Février 2020, ©Nicolas Delporte



L'AUTEUR

Nicolas Delporte

Nicolas Delporte est paysagiste concepteur DEP, diplômé en 2018 de l'ENSP Marseille. Il travaille aujourd'hui à son compte sur des projets à la fois de conception, d'étude, d'illustration et d'animation. Il attache une forte importance à la diversité, qu'il essaye de cultiver le plus possible à travers chacun de ses nouveaux projets.

nicolas.delporte@hotmail.fr

<https://www.linkedin.com/in/nicolas-delporte-53459a147/>

BIBLIOGRAPHIE

Olivier Filippi, 2007, **Pour un jardin sans arrosage**, Edition Actes Sud

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Nicolas Delporte, *Un jardin méditerranéen économe en eau*, Openfield numéro 15, Juillet 2020

<https://www.revue-openfield.net/2020/07/01/un-jardin-mediterraneen-econome-en-eau/>

Une année dans le Finnmark, épisode 11

Paysagiste à Alta, en Norvège, pendant un an, je souhaite faire partager ce que fut mon quotidien. J'ai donc entrepris d'écrire de courts récits mensuels où je développe un moment lié aux pratiques de ce territoire. Il s'agit tantôt de raconter ses paysages, ses usages, son climat si particulier mais également, de montrer comment le réchauffement climatique impacte directement ces espaces.

Par **Lucie D'Heygère** 1 JUILLET 2020

*Ett år i Finnmark, norske Lapland
Laksefiske i Altaelva, august 2016*

Agence Verte, Alta, le 01.08.2016, 12h10

C'est la fin de la pause déjeuner. Je retourne près de mon bureau quand Jens m'aborde :

– On Monday we are going to see Juha at the river. He got a fishing license to fish salmons. Do you want to joins?¹

Juha est le mari de Kerstin, une architecte employée à l'agence. Jens m'explique que l'ensemble de l'agence est invité et qu'il est très rare d'obtenir un permis de pêche pour le saumon dans la rivière d'Alta. C'est une chance de pouvoir participer à un tel événement.

Sceptique, je jette un œil à Diana, mon amie et collègue :

– Are you going ?²

Il y a seulement quelques semaines que je travaille à l'agence et je ne suis pas très à l'aise à l'idée de me retrouver entourée de personnes inconnues dont je ne comprends pas la langue.

– I will be in vacations in Slovakia. But you should go!³

Elle ajoute en souriant :

– It's very Norwegian!³

J'accepte finalement l'invitation.

Brønnveien, Alta, le 01.08.2016, 16h05

Après le travail, je retrouve Jens et Tanja accompagnés de leurs trois enfants devant leur maison bleue foncée. Abrisée par les bouleaux, l'habitation en bois est un peu en retrait de la route. Comme la majorité des habitations norvégiennes, il n'y a pas de clôture autour du jardin. Une haie clairsemée fait office de limite avec le terrain voisin. Les enfants sortent de la maison au compte-gouttes sous les recommandations de leur mère. Les deux adolescents se chamaillent tandis que nous nous entassons dans le vieux monospace. Jens achève de mettre le labrador noir dans le coffre de la voiture puis prend place sur le siège conducteur. Le lieu de pêche est à une trentaine de minutes en voiture du centre-ville.

Dans la voiture, Jens m'apprend que la rivière d'Alta est l'une des meilleures et des plus connues de Norvège pour la pêche au saumon. Elle prend sa source à Finnmarksvidda, dans la

commune de Kautokeino, pour aller se jeter dans le fjord d'Alta. Elle serpente le long des montagnes, au milieu des forêts de bouleaux chétifs. Son lit s'étend sur 240 kilomètres de long. Les saumons du fjord remontent la rivière pour aller se reproduire sur leur lieu de naissance. En 1987 et malgré les résistances locales, le barrage hydroélectrique de Sauto fut construit. Aujourd'hui encore, il coupe la rivière en deux et empêche les poissons de poursuivre leur chemin. À cette époque, aucune précaution n'a été prise concernant la protection de l'environnement et la construction du barrage a entraîné une grande perte de biodiversité.

Historiquement et dans un paysage où les ressources terrestres sont faibles, la pêche et le commerce du poisson représentaient des sources importantes de revenu. Le droit de pêche sur la rivière a toujours été source de conflits et les premières réglementations apparaissent en 1725. De nombreuses querelles se succèdent au fil des années entre les habitants locaux et des compagnies de pêche suédoise et anglaise.

Alta River, le 01.08.2016, 16h45

À l'écart, de la route, un sentier sablonneux mène à la rivière. D'autres voitures sont déjà garées. Nous retrouvons Kerstin, Juha et leurs amis. D'autres employés de l'agence sont également présents avec leurs conjoints et enfants. Une fois hors du coffre de la voiture, le chien s'élance vers la rivière et saute dans l'eau. Les petits courent entre le feu et la rivière, bonnets en laine sur la tête. Malgré que nous soyons en été, le mois d'août reste frais. Il fait entre 15 et 18 °C. Deux tentes ont été installées autour d'un feu. Après les présentations, nous commençons à préparer des sandwiches. Pain à hot dog industriel et saucisses de type Knacki® grillées sur le feu, accompagnées de Ketchup® ou sauce à hamburgers. Voilà l'exemple type de l'encas du Norvégien en promenade, été comme hiver. Le sifflement aigu d'un moustique bourdonne déjà près de mon oreille. Habitée, la majorité de mes voisins n'y prête que peu d'attention. Parfois, quelqu'un tape dans ses mains puis émet une exclamation de satisfaction en voyant l'insecte aplati contre la paume de sa main. Une brise agite la fumée qui s'échappe du feu de bois où trône une

bouilloire métallique.

– What smells so strongly the lemon ?⁵ demande l'un des amis de Juha.

Je me dénonce, indiquant que je me suis enduite de citronnelle en sortant de voiture. En été, les moustiques sont inévitables. La lente fonte de la neige aux mois de juin et juillet, les températures douces, et le terrain escarpé formant de petites flaques sont propices à la prolifération des larves de moustique. J'essaie de faire quelques pas pour me dégager des moustiques qui volent au-dessus de ma tête. Aucun effet. Finalement, le plus efficace est de se mettre à proximité du feu ou de rester dans la fumée. Le repas se prolonge dans la bonne humeur. Le chien aboie et joue avec les enfants qu'il manque de faire tomber. À ce que je comprends des conversations, le roi de Norvège affectionne aussi la pêche au saumon. Très réglementée, cette pratique nécessite l'obtention d'un permis spécial de courte durée. Nombreux sont ceux qui souhaitent avoir la possibilité de pêcher le saumon à cette période de l'année. Seulement 26 permis de pêche sont délivrés afin de laisser une chance aux saumons de remonter la rivière. Chaque année, les participants sont tirés au sort. La rivière est découpée en cinq zones : Raipas, Jørholmen, Vina, Sandia et Sautso. À cause de l'impressionnant canyon d'Alta, Sautso et Sandia sont uniquement accessibles en bateau. Les autres zones sont reliées à la route par des chemins forestiers. Au total, les 26 permis de pêche sont répartis sur les cinq périmètres et correspondent à des emplacements bien précis. Chaque permis est nominatif et la majorité d'entre eux sont réservés aux habitants locaux. La rareté des permis de pêche délivrés fait de cet événement, un moment particulier. C'est l'occasion pour la personne sélectionnée d'inviter famille, amis et collègues à passer un moment privilégié au bord de la rivière.

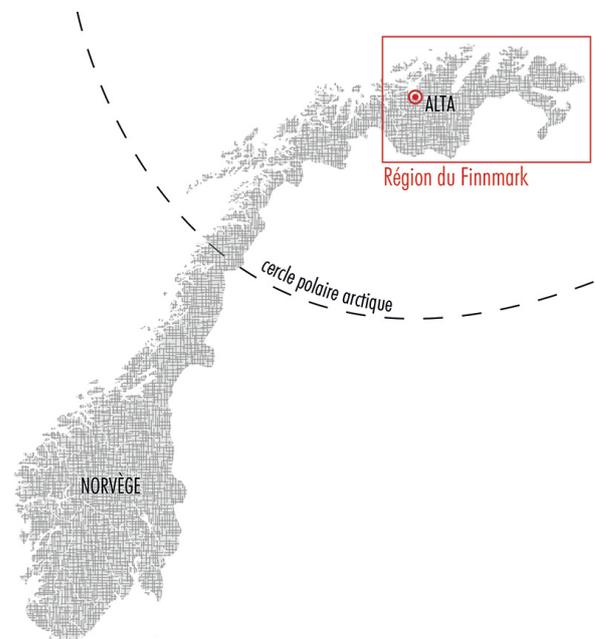
Vêtu d'une combinaison imperméable kaki soutenue par deux bretelles qui passent au-dessus d'un pull en laine, Juha explique la difficulté de rester debout, immobile au milieu du courant. L'eau n'est qu'à 14 °C. Il termine d'avaler son sandwich, écrase sa canette de bière et rassemble son matériel. Il est temps d'y retourner. Après un échange d'accolade, il s'éloigne à nouveau vers la rivière.

Au loin, le long lasso de la canne à pêche se déploie dans les airs avant d'atterrir dans l'eau. Chaque année, la plus grosse prise est recensée et fait l'objet d'un article dans *l'Altaposten*, le journal local. Une photo du pêcheur, casquette sur la tête, un immense saumon argenté dans ses bras, accompagne le reportage. Les plus grosses prises font entre 18 et 25 kilos. L'absence de nuit⁶ permet à certains pêcheurs acharnés de rester éveillés toute la nuit afin de pêcher le maximum de poissons.

Sortis de nulle part, deux poneys arrivent au galop sur la rive en face et émergent d'une petite forêt de bouleaux. Ils longent la rivière en secouant vivement la tête. L'un d'eux hennit pour attirer notre attention, suspendant les conversations quelques secondes.

Alta River, le 01.08.2016, 20h21

Tania rince les assiettes en plastique dans la rivière. Je devine que nous allons bientôt partir. Je l'aide à rassembler les affaires, referme le sachet où se trouvent encore quelques pains à hot dog. Nous voyant nous agiter, le chien se rapproche de nous et s'ébroue.



Carte de la Norvège ©D'Heygère Lucie



La rivière d'Alta —La partie de la rivière en aval du lac Virdejavri est nommée Altaelva et la partie en amont du lac porte le nom de Kautokeinoelva. ©D'Heygère Lucie



La rivière en direction d'Alta ©D'Heygère Lucie



La rivière en direction de Kautokeino ©D'Heygère Lucie



Fin de repas ©D'Heygère Lucie



Campement ©D'Heygère Lucie



Deux poneys ©D'Heygère Lucie



L'AUTEUR

Lucie D'Heygère

Lucie D'Heygère, ingénieure-paysagiste diplômée de l'École de la Nature et du Paysage de Blois, en 2016. Partagée entre la France et la Norvège, elle travaille actuellement à l'agence Smedsvig Landskapsarkitekter, à Bergen après avoir passé une année à Alta, en Laponie norvégienne.

Contact : lucie.dheygere@yahoo.com

BIBLIOGRAPHIE

1. « – Lundi nous allons voir Juha à la rivière. Il a reçu un permis de pêche pour la pêche le saumon. Est-ce que tu veux te joindre à nous ? »
2. « – Est-ce que tu y vas ? »
3. « – Je serais en vacances en Slovaquie. Mais tu devrais y aller ! »
4. « – C'est très norvégien ! »
5. « Qu'est-ce qui sent si fort le citron ? »
6. Au-delà des latitudes du cercle polaire arctique, le soleil ne se couche pas en durant l'été. Cette période dite du « soleil de minuit » est aussi nommée jour polaire. Il ne fait pas « nuit » durant plusieurs mois.

www.lakseelver.no (histoire de la rivière d'Alta et informations géographiques)

www.norgeskart.no (fond de carte pour la réalisation de l'illustration *La rivière d'Alta*)

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Lucie D'Heygère, *Une année dans le Finnmark, épisode 11*, Openfield numéro 15, Juillet 2020

<https://www.revue-openfield.net/2020/07/01/une-annee-dans-le-finnmark-episode-9-2/>